

LE
TRAITEMENT DES PRISONNIERS
& DES BLESSÉS

PAR LES AUSTRO-GERMANO-BULGARES

ROYAUME DE SERBIE

**LE TRAITEMENT DES PRISONNIERS
ET DES BLESSÉS**

PAR LES AUSTRO-GERMANO-BULGARES

RÉSULTATS DE L'ENQUÊTE EXÉCUTÉE SUR LE FRONT DE SALONIQUE

PAR

le D^r R. A. REISS

Professeur à l'Université de Lausanne



PARIS
LIBRAIRIE BERNARD GRASSET

61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

1919

LE TRAITEMENT DES PRISONNIERS ET DES BLESSÉS par les Austro-Germano-Bulgares

Le traitement des prisonniers de guerre et des blessés par les adversaires est réglé par des conventions et règles internationales établies d'un commun accord par tous les états civilisés. Tous ces états se sont engagés par leur signature à observer ces conventions. Et pourtant, depuis le commencement de la conflagration européenne, qui est devenue mondiale, un groupe de belligérants, celui des empires centraux, les a délibérément violées et, en bien des occasions, ses hommes se sont montrés aussi sauvages que les barbares de l'ancien temps.

Chargé par le gouvernement royal serbe d'un enquête concernant les infractions aux lois et règles de la guerre sur le front de Salonique, j'ai dû constater à maintes reprises le dédain absolu des obligations envers les prisonniers de guerre et les blessés ennemis professé trop souvent par les empires centraux et leurs alliés, obligations qu'ils avaient cependant librement acceptées et qu'ils avaient sanctionnées par leur signature.

J'ai résumé dans le présent travail les résultats jusqu'à maintenant obtenus, concernant le traitement des prisonniers ainsi que des blessés ennemis. J'y ferai parler surtout mes témoins et je réduirai la discussion au strict minimum. Je voudrais que le lecteur se fasse une idée personnelle, qui concordera d'ailleurs, j'en suis sûr, avec la mienne propre.

En ma qualité d'enquêteur officiel du gouvernement royal serbe et, depuis quelques mois, aussi du gouvernement royal hellénique, je me suis avant tout occupé de recueillir les données concernant ces deux pays. La Grèce n'étant entrée activement dans la guerre que depuis peu de temps et des prisonniers hellènes échappés de la captivité ennemie n'étant pas encore venus ici, les éléments d'enquête concernant ce dernier pays sont, à l'heure actuelle, encore trop peu importants. Cependant, comme on le verra, les dépositions des soldats bulgares de nationalité grecque qui sont venus rejoindre l'armée de leur pays, sont pleines d'intérêt, car elles confirment en tous points les témoignages de mes autres témoins serbes, bulgares, etc.

Je ne me suis toutefois pas borné à recueillir uniquement les données concernant les prisonniers de ces deux pays. J'ai étendu également mes investigations au traitement de ceux des autres états de l'Entente dont les soldats se battent sur le front oriental. Je publierai dans ce qui suit ce que j'ai pu apprendre à ce propos sans le séparer du reste.

Ce travail complétera les parties de mon résumé d'enquête, déjà livré à la publicité, concernant le traitement des prisonniers et des blessés. Le lecteur y trouvera, en plus des renseignements déjà contenus dans le résumé, de nouvelles dépositions capables de l'éclairer sur la façon d'agir des ennemis de l'Entente.

Il m'a paru utile de diviser le travail en deux parties. Dans la première j'examinerai le traitement des prisonniers et des blessés par les Austro-Hongrois et les Allemands ; dans la seconde, leur traitement par les Bulgares.

TRAITEMENT DES PRISONNIERS PAR LES AUSTRO-ALLEMANDS

I. — Témoignages de Serbes évadés.

« Fait prisonnier à Liouch, les Austro-Hongrois m'ont transporté d'abord à Mitrovitza, ensuite à Belgrade et de là à la frontière italienne, où je suis resté pendant 8 mois. Au cours du transport, les Autrichiens nous donnaient très peu à manger et empêchaient les paysans, en les battant, de nous ravitailler. A la frontière italienne, j'ai passé à Bozen et de là on nous a amenés près des positions de Cevedale. Nous devions alors transporter des obus et réparer les routes. Nous étions un millier de prisonniers serbes. Beaucoup des nôtres sont morts du typhus et d'épuisement. Ainsi dans mon groupe sont morts d'épuisement trois jeunes Macédoniens : Traiko Petrovitch, Yovan Irgovitch et Todor Yovanovitch. Nous recevions par jour un quart de pain, un peu de café et

quelques pommes de terre. Cette nourriture était absolument insuffisante. Des prisonniers ont essayé de s'enfuir. Les Macédoniens ne voulaient pas le faire, car on leur avait promis de les libérer. Pour la moindre des choses les Autrichiens nous donnaient 25 coups de bâton ou de lanières sur les fesses. Quelques-uns furent fusillés. Je suis resté huit mois sur les positions. De là on a transporté les Macédoniens à Achak, en Hongrie et, ensuite, on nous a envoyés à Nich chez les Bulgares. » — BOJIDAR MLADENOVITCH, de Skoplié, 24 ans, soldat serbe et recruté par les Bulgares dans le II^e régiment d'infanterie. Evadé.

« Georges Yovanovitch, de Gostirazna, arrondissement de Prilep, département de Bitolj, a été pris dans l'armée serbe en décembre 1914 comme recrue et envoyé à l'instruction à Kniagevatz. Le 14/27 septembre 1915 il fut envoyé en complément du v^e régiment de la division de la Drina, second ban, qui se trouvait aux environs d'Obrenovatz. Il fut fait prisonnier par les Allemands vers le 8/21 novembre 1915 entre Kraljevo et Raska. Les Allemands ont amené les prisonniers dans un village, dont le témoin ignore le nom, et les y ont tenus enfermés à l'école, où l'on avait ainsi rassemblé environ 300 personnes, soldats et civils. Les prisonniers sont restés dans ce village pendant 17 jours, puis on les a envoyés à pied par la route Kraljevo-Kragouyevatz-Topola-Mladenovatz à Belgrade. Jusqu'à Kragouyevatz ils furent escortés par des Allemands et depuis là par des Austro-Hongrois. Ils sont restés 15 jours à Belgrade. Au mois de janvier 1916 un groupe de 300 prisonniers serbes a été envoyé de Belgrade à Novisad. Ils y sont restés un mois dans des baraques et c'est là qu'on a effectué la désinfection des vêtements. De Novisad, on les a expédiés par Vienne et Prague au camp de prisonniers de Heinrichsgrün. Dans ce camp il y avait surtout des Russes, puis

des Serbes et des Monténégrins. Le témoin croit qu'il y avait aussi des Italiens, mais il n'en est pas sûr. Il y avait en tout 300 baraques. Dans chacune d'elles on logeait 400 prisonniers et même davantage. Au moment de l'arrivée du témoin le camp comptait 66.000 prisonniers. Plus tard les Russes ont été employés à divers travaux. Le camp comprenait quatre subdivisions : A, B, C et D. Chacune était entourée de fils de fer barbelés. Pendant que Yovanovitch se trouvait au camp, on faisait travailler les prisonniers à planter des pommes de terre, au labourage dans les environs du camp et à la réparation des routes. Comme nourriture, on leur donnait tous les deux jours un pain d'un kilog. Ce pain était composé de pommes de terre et de sciure de bois (« divhost »). Il était amer. On leur donnait également du poisson salé, très rarement de la viande — une fois par quinzaine — parfois ils n'en recevaient pas pendant un mois. Chaque jour on leur distribuait de la soupe et de la purée. Des officiers serbes se trouvaient aussi dans ce camp : un général, un colonel et un assez grand nombre d'autres officiers qui étaient logés à part dans le camp. Le témoin est resté à Heinrichsgrün pendant sept mois. Ensuite tous les Macédoniens de la Nouvelle Serbie furent rassemblés et envoyés dans les environs de Ml. Borislave, où ils ont travaillé aux champs chez divers propriétaires. Ces propriétaires, outre la nourriture, donnaient un salaire de 40 couronnes par trimestre. Après trois mois on les a renvoyés dans le camp, puis tous les Macédoniens ont été expédiés en Bulgarie. » — GEORGES YOVANOVITCH, de Gostirazna, du cinquième régiment d'infanterie serbe, puis, comme prisonnier, versé dans l'armée bulgare. Evadé. Déposition faite au G. Q. G. serbe le 22. III. 1917.

« Je suis né en 1889 à Bojidarevtsi, suis de religion orthodoxe, marié, père d'un enfant. J'ai été dans l'armée

à la quatrième compagnie du second bataillon du 7^e régiment, premier ban. J'ai été fait prisonnier à la crête de Stoubitza le 1^{er} octobre 1915, et de là j'ai été conduit à Semlin par Lazarevatz, Stepoievatz et Zabrejé. Après avoir passé une semaine à Semlin, j'ai été expédié à Boldagassan, où je suis resté en quarantaine pendant 23 jours, et de là je fus envoyé au front du Tyrol. J'ai réussi à m'évader de Sulden et à passer la frontière suisse. En Suisse nous avons été très bien reçus et l'on nous a envoyés à notre consul de Genève. » — MILOË JIVANOVITCH, agriculteur de Bojidarevtzi, du 7^e régiment d'infanterie serbe. Évadé des Autrichiens. Déposition faite devant la commission serbe à Genève, le 3 août 1917.

« Je suis né le 18 septembre 1890 à Belgrade, suis de religion orthodoxe, célibataire; dans l'armée j'étais dans une compagnie de mineurs. Pendant la retraite de 1915, je fus fait prisonnier par les Allemands près de Paratchine, à proximité d'un pont que je devais faire sauter. A Paratchine et dans les environs, les Allemands ont ramassé un millier de personnes et nous ont conduits à Doubravitza puis, en bateau, à Kovine. Les soldats allemands qui nous escortaient nous obligèrent à marcher très vite. Ils ont tué en route un malade qui ne pouvait pas suivre. De Paratchine à Kovine, nous n'avons reçu qu'une ration de soupe. On nous a envoyés de Kovine, par groupes de 500 à 1.000, à Heinrichsgrün, où on nous a vaccinés et où nous avons reçu du linge, car il y avait une épidémie et 5 à 6 personnes mouraient par jour. On nous a traités de la pire façon. Par exemple, les malades qui ne pouvaient pas travailler étaient privés de nourriture. Ceux qui étaient épuisés et ne pouvaient travailler étaient battus sans pitié, et beaucoup en sont morts. Il y avait à Heinrichsgrün 10 à 12.000 Serbes

internés. Vers Noël, je fus envoyé à Bozen avec un groupe de 1.000 prisonniers. Un autre groupe de 500 prisonniers fut envoyé à Mérane. A Bozen, j'ai été employé pendant un an dans un atelier de forge où l'on réparait les voitures et les traîneaux. Le 9 août, j'ai saisi une occasion pour m'enfuir avec deux camarades et nous avons réussi à passer la frontière suisse à Munster. De là on nous a envoyés chez notre consul à Genève. » — KRSTA SIMITCH, électricien de Belgrade, 28 ans, soldat du génie serbe. Déposition faite à Genève devant la commission serbe le 3 août 1917.

« Pendant la retraite de notre armée, j'ai été fait prisonnier avec une dizaine de mes camarades au col de Juchor, département de la Morava. Nous avons été conduits à Jagodina, puis à Saraortze. Pendant les quatre jours que nous avons mis pour y arriver, nous n'avons rien reçu à manger et, comme beaucoup d'entre nous étaient exténués et obligés de s'arrêter, les gardes les tuaient devant nous à coups de baïonnette et de lance. Nous allions toujours à pied, parce que les chemins de fer étaient détruits. Dans les villages les paysannes voulaient nous donner du pain, mais les gardes les empêchaient et les battaient. Arrivés à Smédérévo, nous fûmes immédiatement embarqués et transportés à Kovine. Là, il y avait un millier de nos prisonniers qu'on avait commencé à emmener par groupes à Témehvar. De Kovine, avec un groupe de 1.000 prisonniers, je fus envoyé à Heinrichsgrün, où on nous a logés dans des baraques sordides et froides. Après une dizaine de jours, nous fûmes remplacés par d'autres prisonniers et on nous donna des baraques un peu meilleures. On nous traitait très brutalement et nous ne recevions jamais les aliments qu'on nous envoyait de chez nous. Je suis resté à Heinrichsgrün jusqu'au 3 janvier 1916. A ce

moment, j'ai été envoyé avec 500 autres à Bozen. Un grand nombre de nos soldats sont morts par suite des mauvais traitements qu'on leur a infligés. Tout le monde s'est conduit envers nous avec la plus grande brutalité et nous étions toujours parmi les troupes magyares. Depuis que j'étais au front, à Bozen, puis à Sulden, je n'ai pas cessé de chercher une occasion de m'évader. J'ai enfin réussi avec deux camarades, Miloïé Jivanovitch et Krsta Simitch, à tromper la vigilance des gardes et à prendre la fuite. La troisième nuit nous avons pu passer la frontière suisse près de Münster, où nous avons été reçus très cordialement par les soldats suisses. De là on nous a envoyés chez notre consul à Genève. » — VÉLIZAR BRADILOVITCH, percepteur à Ganitza, sous-lieutenant à la 2^e compagnie du 4^e bataillon du 9^e régiment d'infanterie serbe. Déposition faite à Genève devant la commission serbe le 3 août 1917.

« J'ai été fait prisonnier au village de Draji mirovtzi, près de Tchoupria, le 20 octobre 1915. Ce sont des lanciers allemands (uhlans, dragons?) qui nous ont escortés. Ils nous donnaient des coups de lance et ils ont ainsi tué deux d'entre nous dont je ne connais pas les noms. Ils ne nous donnaient pas de nourriture et jusqu'à Kovine, où nous arrivâmes le sixième jour, nous ne recevions qu'un quart de pain. Ces soldats empêchaient même les femmes de nous donner du pain. De Kovine on nous envoya à Témehvar puis, 15 jours après, à Heinrichsgrün, où nous sommes restés pendant deux mois et où les soldats mouraient en masse d'inanition. En outre on nous maltraitait de la pire façon. De Heinrichsgrün je fus envoyé à Bozen, où je restai 15 mois. La nourriture que nous recevions était de nouveau très mauvaise et beaucoup de nos soldats sont morts de faim et de maladies. Enfin on nous envoya à Sulden... Nous y étions

aussi terriblement maltraités et trois d'entre nous ont été tués par les Autrichiens parce qu'ils étaient épuisés et ne pouvaient plus travailler. Les Autrichiens ne laissent jamais plus d'une cinquantaine de nos soldats ensemble, de peur d'une révolte. Beaucoup de prisonniers ont pris la fuite dans les forêts ou se cachent dans les villages. J'ai saisi une occasion, le 2 août, de prendre la fuite, et le 5 août j'étais en Suisse. » — ISSAÏLO MILO-SAVLIEVITCH, de Boutchié, 23 ans, du 12^e régiment d'infanterie serbe, 4^e compagnie du 2^e bataillon. Évadé d'Autriche. Déposition faite à Genève devant le délégué du gouvernement serbe pour les réfugiés en Suisse le 27 août 1917 sous n° 1921.

« J'ai été fait prisonnier par les Allemands le 20 octobre 1915 aux environs de Bagrdane avec une quarantaine de camarades. On nous dirigea de suite sur Smédérévo, et en route notre escorte ramassa tous les civils qui furent rencontrés, de sorte que, en arrivant à Smédérévo, nous étions près de 700. De Smédérévo on nous envoya à Pantchevo, puis à Heinrichsgrün, où je suis resté deux mois. Nous étions très mal nourris et un grand nombre de soldats sont morts d'inanition. De Heinrichsgrün je fus envoyé à Bozen, où je restai neuf mois. Là on nous employait aux travaux les plus durs en nous donnant une nourriture plus qu'insuffisante. » — ALEXANDRE YOVANOVITCH, 24 ans, de Milochevatz, du 8^e régiment d'infanterie serbe, premier ban, 1^{re} compagnie du 2^e bataillon. Évadé d'Autriche. Déposition faite devant le délégué du gouvernement serbe pour les réfugiés en Suisse, à Genève le 25 août 1917.

II. — Travaux des prisonniers de guerre défendus par les règles et les lois.

« Mon groupe n'a pas travaillé dans la zone de feu (au Cevedale), mais d'autres groupes l'ont fait. Des prisonniers serbes et russes ont été tués par les obus. Nous devons transporter les obus et réparer les routes. » — BOJIDAR MLADENOVITCH, de Skoplié, 24 ans, soldat serbe recruté par les Bulgares dans leur 11^e régiment d'infanterie.

« Pendant mon voyage à Vienne j'ai remarqué qu'à gauche de la ligne du chemin de fer, entre Karlovtzi et Novisad, les Autrichiens étaient en train de construire un ouvrage de fortification. L'ouvrage est placé à une cinquantaine de mètres de la ligne, exactement à l'endroit où, après un assez long trajet dans la plaine, on arrive devant une petite colline boisée. J'ai bien vu que l'ouvrage était construit par des prisonniers russes. » — DR. A. ATHANASIADIS, de nationalité grecque, médecin de l'arrondissement de Gratchanitzza (Serbie). Déposition faite au Ministère de l'Intérieur serbe le 3 août 1917.

« De Boldagassan je fus envoyé au front du Tyrol. Là je fus employé avec d'autres prisonniers au transport des munitions ou de charpentes pour les baraquements. Je suis resté pendant 11 mois dans les localités du front qui s'appellent Tovdimalai, Cevedale, Cerninévine, Longe-Lang. J'ai été transféré ensuite à Bozen, puis aux

positions de Sulden. Je fus employé au transport de munitions d'infanterie et d'artillerie, aux installations électriques et à l'aménagement des baraques. » — MILOÏÉ JIVANOVITCH, agriculteur de Bojidarevtzi, 29 ans, du 7^e régiment d'infanterie serbe. Évadé d'Autriche et entendu devant la commission serbe à Genève le 3 août 1917.

« Je suis resté à Bozen pendant un an, puis je fus envoyé aux positions de Sulden. Sur ces positions on nous obligeait à transporter les fils de fer, les canons et tout autre matériel ainsi que les munitions. Nous travaillions dans la zone du feu de l'artillerie italienne. Un très grand nombre de nos prisonniers ont été tués par les obus italiens. » — KRSTA SIMITCH, électricien de Belgrade, 28 ans, soldat du génie. Déposition faite à Genève devant la commission serbe le 3 août 1917.

« A ce moment j'ai été envoyé avec 500 camarades à Bozen (et à Sulden), où on nous a employés à tous les travaux les plus difficiles. Un grand nombre de nos soldats ont été occupés à creuser des tranchées, à déplacer les canons et à transporter les munitions sur les positions. Tout cela se faisait dans la zone du feu et beaucoup de nos soldats y ont été tués. » — VÉLIZAR BRADLOVITCH, percepteur de Ganitzza, sous-lieutenant au 9^e régiment d'infanterie serbe. Déposition faite à Genève devant la commission serbe le 3 août 1917.

« Enfin on m'envoya au village de Sulden au point de rencontre des frontières italo-austro-suisse. Là, les Autrichiens nous ont employés tout simplement comme leurs soldats. Ils nous obligeaient à transporter

les munitions sur les positions, de même que le bois, les vivres et tous les matériaux. Chacun de nos soldats — nous étions au nombre de 100 — devait porter un obus de 45 kilogrammes. Nous travaillions aussi aux tranchées. Beaucoup de nos soldats ont été tués par l'artillerie italienne. Des officiers autrichiens, parlant entre eux, ont dit qu'il y avait plus de 500 Serbes et plus de 1.000 Russes qui avaient ainsi péri dans cette partie des positions austro-hongroises. J'ai de même vu un très grand nombre de nos soldats et de Russes qui avaient été blessés. » — ISSAÏLO MILOSAVLIEVITCH, de Boutchié, 23 ans, du 12^e régiment d'infanterie serbe, évadé d'Autriche. Déposition faite à Genève devant le délégué du Gouvernement serbe pour les réfugiés en Suisse. N^o 1921, du 27 août 1917.

« Avec 40 autres de nos soldats je fus dirigé de Bozen à Monte Tchelo sur le front italien. J'y suis resté plus d'un an et c'est de là que j'ai réussi à m'évader. Nous étions employés à tous les travaux : nous creusions des tunnels, transportions les canons et les munitions sur les positions, etc. L'effet de l'artillerie italienne était très puissant, mais, comme il y avait un grand nombre de prisonniers serbes et russes sur les positions, ils en souffraient autant que les Allemands. Douze Russes ont même été tués par des balles. » — ALEXANDRE YOVANOVITCH, 24 ans, de Milochevatz, du 8^e régiment d'infanterie serbe, évadé des Autrichiens. Déposition faite à Genève devant le délégué du Gouvernement serbe pour les réfugiés en Suisse, le 25 août 1917.

III. — Un rapport.

Voici maintenant un rapport sur l'état des prisonniers de guerre en Autriche-Hongrie, rapport fait par un homme dont je ne puis divulguer le nom en temps de guerre. Il provient du Ministère de la Guerre serbe et y est enregistré sous le n^o 6893.

« Tous les camps de prisonniers en Autriche-Hongrie comptent jusqu'à maintenant 3.000 à 5.000 morts. Tous les survivants, s'ils échappent à la faim, ne pourront passer l'hiver, excepté ceux qui ont la chance d'être employés aux travaux agricoles, surtout ceux qui sont placés auprès de la population slave et tout spécialement tchèque. Ceux-ci n'ont pas assez de mots pour exprimer leur gratitude pour le bien que cette population leur a fait.

« Les baraques des prisonniers ne sont généralement pas chauffées. Le charbon et le bois manquent. On ne chauffe jamais pendant la nuit. Il n'existe pas de registre des morts ou, s'il en existe, il est très mal tenu. Moi-même j'ai vu qu'un malade venu à l'hôpital de Yajtze a été inscrit dans le registre comme mort inconnu. Combien de cas semblables y a-t-il? De cette façon beaucoup de morts ont été enregistrés comme vivants et des vivants comme morts. Et cette situation existait déjà au mois de juin 1916. Qu'en sera-t-il aujourd'hui? Il fallait voir nos pauvres prisonniers ou internés poussant des wagonnets dans les camps, où ils étaient employés aux travaux les plus pénibles et les plus fatigants et cela avec une nourriture qui n'équivalait pas à plus de 700 calories en

moyenne. Ils ont l'air de momies! De tous les paquets envoyés par la Croix-Rouge, du pain, du chocolat, etc., une bonne moitié est volée par les gardes et les fonctionnaires. Ceux-ci également sont affamés.

Le témoin fut employé à l'hôpital « Oussora », hôpital organisé dans une fabrique de sucre distante de 1 km. et demi de la ville de Doboi en Bosnie. « On avait logé les nôtres et les Bosniaques dans tous les locaux de la fabrique et même dans les écuries. Les meilleures dépendances étaient occupées par les médecins et les officiers et fonctionnaires austro-hongrois. La fabrique est malpropre, malsaine et très peu appropriée à une institution sanitaire. Tous les locaux du rez-de-chaussée sont humides, car ils sont inondés par la Bosna. Dans les salles il n'y a pas assez d'air et de lumière. Il y a assez d'eau pour les douches, qui devraient être tempérées mais qui ne le sont jamais. Au contraire, elles sont froides, ce qui ne fait pas de bien aux malades, épuisés et fatigués comme ils le sont.

« Quand on transporte un malade du camp des prisonniers, qui se trouve sur la rive droite de la Bosna, à l'hôpital, on le déshabille, on le baigne, on lui coupe les cheveux et on le rase partout. On rase aux malades, sans distinction de sexe, les organes génitaux et cela devant tous les infirmiers et infirmières. Cette façon de faire provoque assez souvent la mort des patients pendant le bain ou après quand on les met au lit. Au camp sur la rive droite de la Bosna on soignait très mal, ou plutôt on ne soignait pas du tout les malades. Parfois on y a trouvé des gens morts dont on n'a même pas essayé de fixer l'identité. On les avait jetés tout simplement dans une grande fosse, où il y avait toujours déjà 15 à 20 cadavres, et le pope monténégrin Chiljak, originaire de Plevlje et interné au camp, disait le *requiem*. Comme diagnose de leur mort se répétaient toujours les indications : inanition et fatigue, choléra, typhus, etc.

« Il y avait suffisamment de médecins, la plupart israélites, qui cherchaient à se procurer des places à l'arrière, de vrais types d'embusqués. Comme médecins ils étaient très superficiels, formalistes et très mal disposés envers nos hommes. Ils se comportaient hautainement et très sévèrement avec eux. Quant à moi je ne pouvais faire une promenade de plus de 8 mètres, la distance qui séparait mon logement des salles de malades, où je travaillais. On m'apportait la nourriture, que je payais de ma poche. On m'avait strictement défendu de parler avec n'importe quelle personne de l'hôpital. Tous m'évitaient, sauf quelques employés de race slave, et encore un de ceux-ci fut-il puni d'arrêts de rigueur et éloigné de l'hôpital parce qu'il m'avait donné des journaux. Pour la moindre bagatelle on m'appelait au bureau. On ne m'a point respecté comme officier et je fus considéré comme inférieur à un caporal autrichien.

« Le chef de la section pour les malades atteints de maladies épidémiques était un israélite, un civil non gradé qui ne faisait que signer. Il est vrai qu'il accompagnait quelquefois les médecins, mais uniquement dans le but d'entendre ce que disaient les malades serbes et pour les dénoncer ensuite pour la moindre chose. Si on avait prescrit pour nos malades le régime 2, qui leur était nécessaire, il l'effaçait toujours et le remplaçait par le quatrième, bien inférieur. Plus tard on a construit des baraques à côté de la fabrique. Il y en avait 40 à 50. Les baraques étaient surélevées de 1 m. 75 à cause des inondations de la Bosna. Dans chaque baraque il y avait deux « malades » autrichiens qu'on traitait avec le plus grand soin tandis que les nôtres, affamés et maltraités, devaient se contenter du spectacle. Ces deux « malades » étaient en réalité des hommes de confiance des Autrichiens, des espions.

« Chaque baraque en bois, couverte de papier goudronné, était desservie par deux « sœurs », des infir-

nières toutes nées en Bosnie mais allemandes ou juives qui parlaient le serbe. Elles étaient payées 50 couronnes par mois et traitaient assez bien nos gens. Les infirmiers étaient en majeure partie des Bosniaques. On ne chauffait pas ou à peine les baraques pour économiser le bois et le charbon.

« Les baraques étaient destinées aux épidémies de l'autre côté de la Bosna, où régnait le typhus, le choléra, etc. Les malades restés vivants et transportés dans notre hôpital avaient beaucoup de chance parce que, au camp, il y avait une quantité effroyable de morts. Les épidémies éclatèrent dans ce camp au mois de mars et 60 à 70 personnes y mouraient par jour. On ne faisait rien pour empêcher les épidémies de se répandre, sauf qu'on apportait de temps en temps quelques malades à l'hôpital d'Oussora pour faire croire qu'on entreprenait quelque chose. Il n'y avait pas de registre des décès et on ne pouvait, ou plutôt on ne voulait pas savoir les noms des décédés. Les conditions hygiéniques du camp étaient épouvantables et l'on aurait dû que le service de santé de Sarajévo ne voulait pas les changer exprès pour faire « crever » tous ceux qui étaient enfermés dans ce camp.

« Le 26 mars le chef de l'hôpital d'Oussora invita les médecins à voir un cas, un malade présentant des symptômes curieux, un cas unique. C'était en réalité un cas de typhus exanthématique, mais on voulait cacher que cette terrible maladie régnait au camp de l'autre côté de la Bosna. Un médecin a déclaré nettement à ces messieurs que le malade était atteint de typhus exanthématique. Cela ne plaisait point aux Autrichiens et ils convoquèrent une commission spéciale pour examiner le patient. Le président de cette commission fut le Dr Viéhovsky, un germanophile connu, professeur de pharmacologie à l'Université de Prague. Les membres de la commission n'ont pas voulu consulter le médecin qui avait reconnu

la maladie, et ils ont déclaré qu'elle n'était pas le typhus exanthématique mais une nouvelle maladie, inventée par eux, un « morbus balcanicus cum exanthema sui generis! »

« L'épidémie régnait toujours, les malheureux mouraient comme des mouches et on ne faisait presque rien. Plus tard une autre commission, dont les membres n'étaient pas des pharmacologues, est arrivée et a constaté qu'il s'agissait vraiment de typhus exanthématique. Mais puisque c'était parmi les Bosniaques (internés) et les nôtres que l'épidémie faisait rage, on ne se donnait aucune peine pour venir en aide à ces infortunés. On ne commença les vaccinations que beaucoup plus tard, le nombre des victimes devenant de plus en plus effrayant dans ce camp qui portait fièrement le nom de « K. und K. Karantaen-Station » et qui était en réalité tout simplement un camp de prisonniers de guerre contenant des Serbes faits prisonniers au Monténégro et des Bosniaques emprisonnés des régions de Fotcha, Tehainitché, Rogatitza, Sarajévo, etc.

« Le camp consiste en 10 baraques pour les prisonniers et en quelques petites baraques pour le service et le personnel administratif. Les baraques sont construites en bois, couvertes de papier goudronné par où, quand il pleut, il passe tellement d'eau qu'elles sont toujours pleines de boue. Pas de plancher et les baraques ne sont pas surélevées. Elles ont une longueur de 50 mètres et il n'y a qu'une couchette commune pour tous sans distinction de profession. Prisonniers et internés sont ensemble. On n'a séparé que les femmes. Il n'y a point de paille et encore moins de paillasses et ces malheureux sont forcés de se coucher, serrés comme des sardines, sur les planches dures de la couchette générale. A trois mètres des baraques, se trouvent les W.-C. : de simples trous creusés dans la terre et dont l'odeur se répand partout. Il n'y a pas de sentiers de communication au camp

et, pendant la pluie, on y marche dans une boue dégoûtante. Pendant l'été il y a beaucoup de poussière. Il n'existe point de promenoir. On chasse toute la foule des baraques sur une plaine marécageuse près de la rivière et l'on l'y laisse pendant deux heures par jour. Tout près du camp se trouve une bonne source, mais pendant longtemps on ne la protégea pas contre les infections par une construction en ciment. Enfin on l'a fait et on a baptisé cette source du nom de Charkotitch, le gouverneur de la Bosnie de ce temps.

« Lorsque l'épidémie avait déjà cessé et qu'il n'y avait plus que quelques cas sporadiques, on a commencé à vacciner les hommes. C'est le Dr Markovitch, de Pojarevatz (Serbie), qui s'est chargé de cette besogne et non point les médecins autrichiens ou hongrois. Le docteur Markovitch a été fait prisonnier à Podgoritza et a été envoyé dans ce camp.

« L'hôpital de Yajtze, qu'on envoya pour aider, fut construit très lentement au moment où l'épidémie s'éteignait déjà. On en construisait la cinquième baraque alors que l'épidémie avait déjà presque disparu. J'ai idée qu'on agissait ainsi pour se débarrasser de cette façon d'un grand nombre de malades. L'hôpital temporaire de Yajtze porte le nom de la ville où il se recrute. C'est un hôpital qui change de place suivant les besoins. Il a commencé à recevoir les malades à partir du mois de mai. Les baraques étaient d'un ancien type, différentes de forme et grandeur. On y employait des lits qui me semblaient provenir de Serbie où ils ont été pris comme butin de guerre.

Le témoin passe au camp des prisonniers et à l'hôpital Yajtze. « Au camp je demeurais dans une ancienne cantine, dans une petite pièce faite en bois et garnie d'un simple lit militaire avec un mauvais paillasson. Il n'y avait qu'une toute petite fenêtre. Les médecins habitaient une grande baraque à part, très

bien meublée et construite sur une colline à cause des inondations. Ma chambre n'était pas surélevée. Il y avait des milliers de rats et on était forcé de se couvrir la figure pendant la nuit pour se protéger contre eux. Il n'existait de médicaments qu'en très petite quantité. On en donnait aux malades une ou deux fois et puis plus rien. On soignait ainsi les malades sans médicaments, et pour s'en excuser on accusait l'avance serbe sur Sarajévo, qui entraînait l'évacuation des dépôts sanitaires de cette ville. Je savais pourtant que la vérité était que, partout en Autriche-Hongrie, on ne voulait pas donner de médicaments aux Serbes. La nourriture n'était point fortifiante; le régime n'existait pas parce qu'il n'y avait pas de lait pour les malades, alors qu'on en trouvait toujours pour les médecins. Ceux-ci traitaient les malades pour la forme mais nullement d'après les règles établies par l'expérience clinique. Comme les médicaments, le matériel de pansement faisait défaut. Il m'était défendu de parler avec les médecins sauf des choses de service et eux-mêmes n'avaient pas la permission de me faire des visites ou de converser avec moi.

Les médecins étaient des Slaves, mais plus grands austrophiles que l'empereur Charles lui-même. Tous les infirmiers parlaient le serbe; mais ils n'étaient pas du métier. On ne voulait pas employer nos infirmiers. Chaque quinzaine on passait en revue ces infirmiers et on envoyait aux « Marschbataillons » ceux qui étaient trouvés aptes pour le service actif. On les y exerçait et on les expédiait au front. Le chef de l'hôpital était un Tchèque, le Dr Honsak, un homme très nerveux, d'un tempérament peu commode, qui, d'ailleurs, avait une grande peur des autorités supérieures. Sa façon de travailler fut critiquée par tous ses médecins, mais ils étaient impuissants. Le commissaire de l'hôpital était également un Tchèque, le lieutenant Pochlja, un jeune homme qui a fait beaucoup de bien à nos sol-

dats, naturellement toujours en cachette à cause du chef.

« L'hôpital temporaire de Yajtze a cessé de fonctionner le 17 septembre 1916, et s'est transporté dans une caserne de Sarajévo. Je fus alors envoyé au camp de prisonniers de Sopronjek. Le commandant du camp, le général-major Niemetz, un vieillard de plus de 70 ans, est un homme très affable, bien poli, mais qui refuse toujours tout ce qu'on lui demande de peur des autorités supérieures. Le camp a été construit par nos soldats et se trouve sur une colline à 12 kilomètres de la ville de Sopronjek en Hongrie. Il y avait d'abord seulement des Serbes, ensuite on y a placé aussi des Russes. Une toute petite partie de ceux-ci reste au camp, 25.000 sont employés aux travaux agricoles et dans les usines. La nourriture du camp est très mauvaise, comme partout en Autriche-Hongrie à l'arrière. De même qu'en Bosnie, il n'y a point de médicaments ni de matériel de pansement. Au camp de Sopronjek se trouvent encore 3.000 Bosniaques, hommes, femmes et enfants, tous affamés et dans un état misérable. Un Croate, sergent autrichien, un jeune homme qui, comme instituteur de profession, instruisait au camp environ 260 enfants bosniaques, communiquait en cachette avec moi quoique je fusse gardé étroitement. Il m'apportait souvent des journaux dont la lecture était défendue pour nous. C'est de cette façon que j'ai appris la mort du vieil empereur François-Joseph et bien d'autres nouvelles. Cet instituteur s'était enthousiasmé pour la cause commune des Yougoslaves et je suis sûr qu'il n'était pas un espion.

« On ne m'a permis que trois fois d'aller au théâtre des prisonniers russes, qui a des acteurs et dont le chef d'orchestre est un étudiant en médecine, un israélite russe. On y joue des pièces en langue russe et l'on permet quelquefois, très rarement, à nos pauvres Bosniaques d'y aller. Ceux-ci sont protégés par une

dame, native de Bosnie, et par un prêtre orthodoxe qui est d'ailleurs un très loyal sujet de la Monarchie. Ces deux personnes ont fait beaucoup de bien à nos hommes.

« Depuis le commencement de la retraite roumaine on a commencé à amener aussi des prisonniers roumains. Ces prisonniers, traités avec un mépris sans pareil, ont été très mal nourris, comme les nôtres, et on a pu les voir fouillant les ordures pour y trouver quelque chose à manger. Il y avait environ 1.600 officiers roumains, un général avec l'état-major d'une division ou d'un corps d'armée tout entier. Ces officiers étaient sévèrement gardés, mais ils pouvaient se nourrir convenablement dans une popote séparée, dirigée par eux et qui possédait assez de vivres. Ils achetaient très souvent des porcs et s'étaient procuré du vin. En somme, ils mangeaient bien. Les officiers ont été faits prisonniers avec leurs malles et une quantité de bagages et d'uniformes. Au point de vue matériel ils étaient pourvus largement. On les faisait se promener en dehors du camp, mais toujours avec une forte escorte militaire.

« Le camp des Russes était assez confortable. Les officiers étaient séparés et vivaient dans d'assez bonnes conditions. Les juifs russes avaient une baraque séparée, ne travaillaient qu'aux bureaux et pouvaient sortir du camp avec des permissions qu'on leur donnait toujours. Pour les nôtres c'était toujours la même chose : on les traitait d'une façon abominable.

« De Sopronjek je fus envoyé à Heinrichsgrün. Il y avait là un camp pour nos prisonniers et internés. Auparavant il s'y trouvait également un camp pour nos enfants, à partir de cinq ans, camp qui est maintenant à Braunau, en Bohême. Le camp est semblable à celui de Sopronjek, mais la nourriture y est encore pire. Elle ne procure pas plus de 700 ou 750 calories par jour. Dans ce camp on peut bien observer toute la misère de

nos prisonniers et internés, comme du reste partout en Autriche-Hongrie. J'y ai trouvé quatre médecins serbes et d'autres connaissances. Nous avons ensemble élaboré et remis un mémorandum à l'attaché militaire de l'ambassade espagnole à Vienne, mémorandum dans lequel était exposé l'état pitoyable de nos prisonniers et internés. Mais, quoique les Autrichiens n'aient pas pu empêcher la remise du factum, ils ont réussi cependant à ne jamais le faire parvenir à l'ambassade à Vienne. Les médecins étaient traités en personnel sanitaire prisonnier de guerre : « Kriegsgefangenes Sanitätspersonal », ce qui est tout à fait contraire à la Convention de Genève. Après la visite de l'attaché militaire espagnol à Heinrichsgrün on a changé cette désignation. On les désignait alors comme « internés », mais le traitement restait le même.

« La nourriture qu'on donnait au camp des officiers était si mauvaise qu'elle en rendait quelques-uns malades. Les baraques où se trouvaient nos malades poitrinaires et épuisés étaient tellement insuffisantes qu'il y faisait toujours terriblement froid. J'y suis tombé malade. Enfin on me donna la nourriture de l'hôpital ! Les officiers souffraient de la faim jusqu'au moment où ils commençaient à recevoir les paquets de la Croix-Rouge.

« Après avoir été déclaré invalide par une commission de médecins je suis parti pour Matthausen, où se trouve le camp des officiers et soldats serbes prisonniers déclarés invalides. On y passe encore une visite pour être définitivement libéré, c'est-à-dire échangé. On garde aussi les prisonniers dans ce camp pour améliorer un peu leur santé afin qu'ils n'arrivent pas en Suisse et en Italie comme des momies, des spectres. Les baraques de ce camp sont très mauvaises et tellement humides qu'on y voit pousser les champignons sur les planchers. Les poitrinaires sont mêlés avec les autres. On mourrait de faim s'il n'y avait pas les Italiens, chez qui on peut se

procurer des vivres. En effet, il se trouve aussi à Matthausen un camp de prisonniers italiens qui vivent relativement bien. Ils reçoivent régulièrement les paquets de leur Croix-Rouge, qui a organisé leur ravitaillement d'une façon parfaite. Ainsi ces hommes sont très bien nourris et ils distribuent du pain, etc., à leurs voisins affamés. On voit toujours les enfants autour de la clôture en fil de fer du camp italien, enfants qui demandent : « Prego pane ». Les officiers italiens sont installés avec un certain confort. Ils possèdent un cinéma, des billards, un terrain de foot-ball, des cantines pourvues de tout en abondance. Ils organisent eux-mêmes ces cantines et leurs popotes. Le commandant du camp italien est un colonel italien, lui-même prisonnier de guerre. Beaucoup de leurs officiers ont été libérés par suite des démarches du Saint-Siège.

« Nos malades n'aspirent qu'à une chose : se venger de tous les mauvais traitements qu'on leur inflige. Ayant l'énergie morale nécessaire, ils prendraient volontiers la fuite, mais c'est matériellement impossible. Malgré tout, quelques-uns se sont enfuis lorsqu'ils jugeaient une occasion propice, mais les gendarmes les ont toujours rattrapés. La fuite était punie et parmi les diverses peines il y en avait une qui était affreuse et qu'on appelait « la pendaison au poteau ». Avec une des extrémités d'une corde on attachait les deux pieds du patient, pendant qu'on liait avec l'autre extrémité ses deux mains derrière son dos. Ensuite on suspendait la victime en l'air à 15 ou 20 centimètres du sol, à un poteau, une colonne ou un arbre. On la laissait ainsi suspendue pendant une ou deux heures. Après quelques minutes déjà elle commençait à hurler de douleur. Beaucoup de ces suspendus sont morts ou bien ils sont devenus malades, car les doigts se gangrenaient. Si c'était un Slave ou un homme de cœur qui devait exécuter la peine sur la victime, celle-ci pouvait la supporter, car il y a toujours

moyen de diminuer les souffrances. Dans tous les camps on appliquait de telles peines sauvages et ce sont surtout les Serbes et les Bosniaques qui en souffraient, car on les leur appliquait pour la moindre des causes. Enfin on a ordonné que chaque prisonnier ou interné qui s'éloignait de plus de 4 kilomètres du camp, soit fusillé sur-le-champ.

« Au camp de Heinrichsgrün, où j'étais avec nos prisonniers et internés malades, dont une grande partie étaient poitrinaires et totalement épuisés, on employait quelques-uns de ces malheureux et on les forçait à travailler. »

Il n'est guère nécessaire d'ajouter des commentaires aux témoignages ci-dessus cités. Il en ressort que les malheureux prisonniers serbes endurent un véritable martyre et que les Austro-Hongrois n'observent bien souvent ni les conventions et lois de la guerre concernant les prisonniers, ni les lois de l'humanité. Qui aurait cru qu'un État comme l'Autriche-Hongrie, qui s'enorgueillissait d'être à la tête de la civilisation, serait capable d'inventer et d'appliquer à de pauvres malades serbes, qui tentaient de s'échapper, une torture aussi terrible et inhumaine que la « pendaison au poteau » décrite dans le rapport d'un homme compétent et tout à fait véridique ?

Et ces camps de prisonniers et d'internés où les gens meurent comme des mouches grâce aux mauvaises conditions hygiéniques et à l'absence de tout soin ? Est-il permis qu'un État laisse ses fonctionnaires tant militaires que civils, se conduire comme ceux du camp de prisonniers de Doboi ? Une telle attitude ne montre-t-elle pas qu'on ne vise qu'à une chose : exterminer autant de Serbes que possible ? Pour ces gens-là, chaque homme, chaque femme, chaque enfant mort dans les camps de prisonniers ou internés constitue un gain. C'est une résistance de moins. Si ce n'était pas ainsi,

pourquoi cette différence de traitement entre les prisonniers serbes et italiens à Matthausen ?

Au cours de mon enquête je n'ai pu apprendre jusqu'à maintenant d'une façon sûre que très peu de chose sur le traitement des prisonniers serbes par les Allemands en Allemagne. Cependant les dépositions de Krsta Simitch et des autres montrent que ceux-ci ne furent nullement cléments envers leurs prisonniers serbes et qu'ils tuaient tout simplement tous ceux qui, par suite de maladie ou d'épuisement, ne pouvaient pas suivre le cortège de leurs compagnons d'infortune.

A cette place il faut relever aussi tout spécialement la violation de l'article 23 de la Convention de la Haye commise par les Austro-Hongrois. Cet article stipule expressément : « Il est également interdit à un belligérant de forcer les nationaux de la partie adverse à prendre part aux opérations de guerre dirigées contre leur pays ».

Or les témoignages que j'ai cités établissent d'une façon absolue que les Austro-Hongrois ont fait travailler leurs prisonniers de guerre aux ouvrages militaires dans a zone même du feu de l'artillerie ennemie.

En effet, le Dr Athanasiadis constate à côté de la ligne de chemin de fer, entre Karlovtzi et Novisad, la construction d'un ouvrage de fortification, construction à laquelle les Austro-Hongrois emploient des prisonniers russes. Bojidar Mladenovitch dépose que des prisonniers serbes et russes ont été tués par les obus italiens au Cevedale. On y faisait transporter les obus et réparer les routes par les prisonniers dans la zone même du feu. Miloye Jivanovitch, Krsta Simitch, Vélizar Bradilovitch, Issailo Milosavljevitch et Alexandre Yovanovitch font des dépositions identiques. Milosavljevitch dit que les Autrichiens ont employé les prisonniers de guerre tout simplement comme leurs propres soldats. Il rapporte également l'aveu des officiers autrichiens que, dans la

partie du front où se trouvait le témoin et ses camarades, plus de 500 Serbes et plus de 1.000 Russes ont péri par l'artillerie italienne. Yovanovitch a constaté la mort de 12 Russes tués par des balles. Ces malheureux étaient donc forcés de travailler bien près des lignes italiennes ! Un grand nombre de Serbes et de Russes ont été blessés en exécutant ces travaux formellement défendus par les conventions et lois de la guerre, conventions signées par l'Autriche-Hongrie.

Le fait que les Austro-Hongrois ont utilisé leurs prisonniers de guerre pour exécuter des travaux militaires en relation directe avec les opérations mêmes est donc bien établi. Ils vont essayer de se justifier en alléguant que leurs adversaires ont employé également leurs prisonniers pour des travaux en rapport avec la guerre. C'est exact. Les armées des Alliés font travailler leurs prisonniers aux routes, aux transports, etc., ce qui constitue indubitablement des travaux de guerre. Cependant, il y a une grande différence entre ce que font les Alliés de l'Entente et les agissements des Austro-Hongrois. Les Alliés usent de leur strict droit de réciprocité en ce qui concerne ces procédés. Ce sont les Allemands et leurs alliés austro-hongrois qui ont commencé à transgresser l'article 23 de la Convention de la Haye. Le fait est établi. Les armées de l'Entente ne pouvaient faire autrement qu'imiter ce mauvais exemple. Si les Centraux s'en étaient tenus loyalement aux prescriptions des conventions, il est certain que l'Entente n'aurait pas agi autrement. Les scrupules de l'Entente l'ont même souvent empêchée d'imiter ses adversaires par mesure de représailles. Ainsi l'usage des gaz asphyxiants et toxiques ne fut adopté dans les armées française et anglaise qu'après de longues hésitations et bien à contre-cœur, quoique cet usage soit devenu une nécessité absolue pour ne pas se trouver dans une situation d'infériorité manifeste.

De plus, je n'ai jamais vu sur ce front des prisonniers bulgares, allemands ou austro-hongrois employés à des travaux en relation directe avec les opérations mêmes. Ils ont été occupés aux routes et à l'arrière, mais ils n'ont jamais creusé de tranchées et de tunnels sur les positions mêmes. Quelques prisonniers de guerre ont été tués à l'arrière, à Salonique par exemple, par des bombes d'avions ennemis, mais l'artillerie des Bulgaro-Allemands et encore moins leur infanterie, n'a pas fait de ravages dans les rangs des prisonniers comme ce fut le cas sur les positions autrichiennes. Les Alliés de l'Entente n'ont jamais fait collaborer leurs prisonniers aux combats proprement dits.

Ce qui aggrave encore la violation commise par les troupes de Charles II, c'est qu'on a fait venir exprès ces prisonniers des camps de Heinrichsgrün, etc. Utiliser les prisonniers qu'on vient de faire pour exécuter sur place des travaux en relation directe avec le combat est déjà une faute grave, mais, tout en ne l'excusant pas, on peut trouver une certaine atténuation à cette faute dans l'ardeur de la bataille et dans la position critique éventuelle dans laquelle serait la troupe fautive. Mais amener de sang-froid des prisonniers de guerre en première ligne pour les utiliser sous le feu ennemi comme ses propres soldats, cela dépasse tout ce qu'on peut imaginer. C'est le digne pendant des « boucliers » faits par les Allemands (et d'ailleurs aussi par les Austro-Hongrois en Serbie) avec les femmes, les enfants et les vieillards. C'est un crime et une lâcheté en même temps !

Aux yeux des Austro-Hongrois, l'emploi des prisonniers de guerre dans la zone du feu a évidemment un double avantage. Ils économisent ainsi la vie de leurs propres hommes tout en ayant la main-d'œuvre en quantité suffisante, et ils se débarrassent en même temps d'un grand nombre de prisonniers qu'ils n'auront

plus à nourrir. C'est toujours le système d'extermination qu'ils ont adopté envers les malheureux Serbes.

Il faut également insister sur le fait que les Austro-Hongrois ont livré un certain nombre de leurs prisonniers serbes aux Bulgares pour que ceux-ci les enrôlent de force dans leur armée. Un grand nombre de mes témoins serbes, par exemple Bojidar Mladenovitch et Georges Yovanovitch cités plus haut, tous anciens soldats du roi Pierre, ont été livrés à l'armée du Cobourg par les autorités militaires austro-hongroises. Le but de cette action contraire au droit des gens est clair : les Autrichiens veulent démoraliser autant que possible le peuple serbe et encourager leurs alliés tout en leur fournissant un certain appoint en hommes.

Pour s'excuser, les Austro-Hongrois ont prétendu que les « Macédoniens », se sachant Bulgares, auraient demandé eux-mêmes à servir dans l'armée bulgare. Peut-être y a-t-il eu quelques bulgarisants parmi les prisonniers serbes originaires de la Macédoine qui ont ainsi voulu faire le jeu des ennemis de la Serbie. C'est possible. Mais je puis affirmer d'une façon absolue qu'ils constituaient sûrement l'infime minorité. Tous les déserteurs bulgares de la Macédoine, anciens soldats serbes, me l'ont affirmé catégoriquement. Un de mes témoins, *Vasil Trbitch*, qui a vécu pendant 5 mois en Macédoine serbe envahie et cela exprès pour observer ce qui s'y passait, m'a dit à ce propos : « Les soldats serbes des nouveaux territoires, faits prisonniers par les Austro-Hongrois, ont été remis aux Bulgares. Les Autrichiens avaient dit d'abord que ceux qui se déclareraient Serbes seraient envoyés en Autriche comme prisonniers de guerre, et que ceux qui se déclareraient Macédoniens seraient envoyés en Bulgarie. Mais comme très peu se déclaraient Macédoniens, les Austro-Hongrois prétendirent qu'il n'y avait pas de Serbes en Macédoine et les envoyèrent tous chez les Bulgares. » — GEORGES YOVANO-

VITCH, un de ces « Macédoniens » livré aux Bulgares et déjà cité dans ce travail, nous renseigne sur « l'enthousiasme » des prisonniers serbes de servir dans l'armée bulgare : « Nous avons continué de Sofia jusqu'à Trnovo et de là, à pied, à Sevliévo où nous avons reçu l'uniforme et où un commandant nous a dit que, maintenant que les Bulgares nous avaient libérés, nous, Macédoniens, nous devions prêter notre concours à l'œuvre commune. Quelques-uns des Macédoniens ont accueilli ces paroles avec enthousiasme, mais la grande majorité est restée silencieuse. »

La meilleure preuve de la fausseté de l'allégation austro-hongroise que les Macédoniens serbes auraient demandé eux-mêmes à servir dans l'armée du Cobourg, est l'arrivée journalière de déserteurs macédoniens chez les Alliés, déserteurs qui sont d'anciens soldats serbes ou de jeunes recrues bulgares demandant à reprendre leur place dans l'armée de leur pays ou à y être incorporés.

L'acte des Austro-Hongrois livrant des sujets serbes, qu'ils ont faits prisonniers, aux Bulgares pour les enrôler dans leur armée est inexcusable et constitue une violation flagrante du droit des gens et une atteinte abominable à l'humanité. Beaucoup de ces Macédoniens livrés aux Bulgares ont des frères, des pères mêmes dans l'armée serbe qui se bat sur le front de Salonique. C'est donc à leurs pères et à leurs frères que les Austro-Hongrois veulent opposer ces jeunes gens ! Un de ces malheureux, *Andjelko Dj. Tzvetkovitch*, nous a dit à la fin de sa déposition : « Pendant que j'étais dans les premières lignes bulgares, une pensée atroce ne me quittait jamais. C'était la peur de tuer mon frère, que je savais dans les rangs de notre armée, ou d'être tué par lui. Le bon Dieu nous en a préservés ! »

C'est contre tout droit que les Austro-Hongrois ont commis cette action, à laquelle on ne peut donner que

la désignation de forfait. Au moment du règlement des comptes, ils auront à en répondre.

D'ailleurs, les Austro-Hongrois n'ont pas inauguré cette violation du droit des gens. Leurs alliés allemands avaient déjà fait la même chose avec les prisonniers russes et français de religion musulmane qu'ils ont remis aux Turcs pour les enrôler dans leur armée. Des témoins de nationalité grecque, anciens soldats de l'armée turque, nous certifient le fait :

« Les Allemands avaient fait prisonniers dans les environs de Varsovie un millier de Tcherkesses musulmans et ils les ont livrés aux Turcs pour les enrôler dans leur armée. On leur avait promis de les laisser libres. Parmi ces Tcherkesses, il y avait un lieutenant qui fut promu commandant pour commander le bataillon ainsi formé avec les prisonniers. » — NIKOLAÏDÈS STYLIANOS, de Constantinople, lieutenant-pharmacien au 64^e régiment d'infanterie turque, 29 ans.

« Le témoin a vu des Algériens faits prisonniers par les Allemands en France et envoyés en Turquie pour y être enrôlés dans l'armée. » — PÉRIKLÈS PAPASTAVROU, 30 ans, de Pergamos, villayet de Smyrne, lieutenant-pharmacien à l'hôpital temporaire du 18^e corps d'armée turc.

« Le témoin a vu des Algériens faits prisonniers par les Allemands en France et enrôlés dans l'armée turque dans un bataillon appelé « Bataillon d'Afrique ». Ces Algériens protestaient continuellement contre leur enrôlement et se sont immédiatement rendus aux Anglais. » — THOMAS LADOPOULOS, 24 ans, lieutenant au 142^e régiment d'infanterie turque, 11^e bataillon.

« Les Allemands ont remis aux Turcs des Algériens

et des Tartares pour les enrôler dans leur armée. » — EMMANUEL PAPAJOHANOU, 44 ans, d'Ortaki, capitaine-médecin au 142^e régiment d'infanterie turque.

Les Bulgares se sont empressés d'imiter l'exemple de leurs alliés et ont livré aux Turcs des soldats serbes musulmans faits prisonniers par eux au cours de leur campagne de 1915. Ces musulmans étaient de la vieille Serbie et de la Macédoine.

« Les Bulgares avaient fait prisonniers, en 1915, des soldats serbes musulmans et ils les ont remis aux Turcs pour être enrôlés dans l'armée de ces derniers. » — EMMANUEL PAPAJOHANOU, 44 ans, d'Ortaki, capitaine-médecin au 142^e régiment d'infanterie turque.

« Le témoin était à Bassora et là il a appris qu'il y avait une cinquantaine de Serbes musulmans capturés par les Anglais. Les Serbes ont été faits prisonniers par les Bulgares. Ces derniers les avaient remis aux Turcs pour les enrôler dans leur armée. Les Anglais avaient attaché un de ces Serbes au service du témoin. Il s'appelait Hasbi et était de Skoplié. » — GEORGES ORFANIDÈS, 40 ans, Dr en médecine, capitaine-médecin de la III^e ambulance de la III^e division turque.

« Le témoin a vu à Bassora deux musulmans serbes, anciens soldats serbes faits prisonniers par les Bulgares et versés dans l'armée turque. Ces deux anciens soldats serbes ont déclaré au témoin qu'ils ont déserté pour pouvoir rejoindre l'armée serbe sur le front de Salonique. » — AGAMEMNON TRICHOPOULOS, 22 ans, adjudant sous-officier au 43^e régiment d'infanterie turque.

Allemands, Austro-Hongrois, Bulgares et Turcs partagent donc la responsabilité de ce crime qui est constitué par l'enrôlement des prisonniers ennemis dans leurs armées. Les Prussiens sont d'ailleurs coutumiers du fait. Frédéric-le-Grand n'a-t-il pas enrôlé de force les Saxons qu'il avait faits prisonniers?

II

**TRAITEMENT DES PRISONNIERS ET BLESSÉS
PAR LES BULGARES**

**I. — Témoignages de civils des contrées serbes
libérées des Bulgares (août 1918)**

Village de Sovitch

« Les prisonniers et les blessés serbes ont passé par le village et ont été amenés dans une ambulance qui s'y trouvait. » — KOLE DELOFF, 70 ans; déposition confirmée par : TALE CHRISTOVITCH, 55 ans; CHRISTO GATCHEVITCH, 68 ans; KOSTA NAUMOVITCH, GEORGE TACHEVITCH, kmet du village, 59 ans, et DIMITRIE DELEVITCH, 56 ans.

Village de Skotchivir

« Après la bataille de Kaimaktchalan, 12 prisonniers serbes ont passé par le village et ont été amenés à Bitolj ». — STOITCHE RISTITCH, 65 ans, déposition con-

firmée par : RISTO KOULEVITCH, 60 ans; RISTO TCHEBLA-
GOVITCH, 62 ans, et RISTE KOTEVITCH, 39 ans.

Village de Lajetz

« Au mois de décembre 1915, les Bulgares ont amené 37 soldats serbes à l'église de Lajetz. On les sépara en deux groupes et on emmena 21 jeunes gens de 20 ans à 23 ans, sous escorte commandée par Pandil Chichkoff, voïvode de comitadjis d'Ekchissou, par Todor Dimitrieff, sergent de comitadjis, et par le lieutenant Djenkoff, au village de Gradechnitza. Ces soldats furent fusillés dans ce village. Les villageois ont entendu les coups de feu et les soldats de l'escorte, en rentrant, leur ont dit qu'on avait fusillé les prisonniers. Les paysans de Gradechnitza racontent qu'on a enterré les victimes à moitié mortes. Les 16 prisonniers restants ont disparu. Les villageois croient qu'on les a évacués par la frontière grecque. » — NIKOLA TODOROVITCH, 36 ans, kmet du village, et ANDRIA ILIEVITCH, 38 ans, pope du village.

« Tous les quatre témoins ont vu les 21 soldats serbes qu'en emmenait pour les tuer à Gradechnitza. C'était vers deux heures de l'après-midi. » — SEKOULA PETROVITCH, 46 ans; BOJA TACHKOVITCH, 58 ans; KOSTA MILITCH, 62 ans, et MEHMED MOUSTAPHA, 58 ans.

Village de Gradechnitza

« Au mois de décembre 1915, un certain nombre de soldats serbes ont été amenés de Lajetz et tués par les soldats bulgares ». — RISTE DIMITRIEFF, environ 60 ans, kmet pendant l'occupation bulgare, déposition confirmée

par : YOVAN PETROVITCH, 73 ans, et NIKOLA STOYANOFF, 68 ans.

« Un peu en dehors du village, les soldats qui ont amené les prisonniers de Lajetz, ont commencé à tirer sur eux. Les prisonniers essayèrent de s'enfuir, mais furent tués à coups de fusil. » — PANTA NAOUMOVITCH, 56 ans, kmet du village; déposition confirmée par les témoins précédents.

« On a forcé les deux témoins à enterrer les soldats serbes tués. Ainsi ils en ont enterré cinq près du ruisseau. Leurs têtes étaient fracassées par les balles et ils avaient encore des balles dans le corps. D'autres ont été enterrés dans un pré, mais ce ne sont pas les deux témoins qui ont procédé à cet enterrement. Huit victimes environ ont été enterrées par les Bulgares. Une tombe est dans les vignes. Deux ou trois soldats ont pu s'enfuir. Un nommé George a aidé les Bulgares à tuer les malheureux. Les victimes avaient l'air d'être des comordjis (soldats du train d'équipage). » — SPASSE GEORGEVITCH, 55 ans, et TRAIKO STOYAN, 58 ans.

Ville de Débar

« Le commandant de place à Débar, le capitaine Todoroff, du 12^e régiment bulgare, a dit au témoin : « Je vais t'envoyer sur le pont du Drim que vous avez fait sauter après le passage des troupes serbes, et je t'y ferai égorger comme les mille soldats serbes que j'y ai déjà envoyés ! » Et en effet, des mitrailleuses ayant été placées des deux côtés du pont, les soldats serbes ont été tous tués et jetés dans le Drim. Pendant tout l'hiver

les eaux du fleuve rejetaient des cadavres serbes. Blajitch a vu des soldats serbes qu'on amenait vers le Drim et il en a vu revenir seule l'escorte. Il a vu aussi personnellement des cadavres serbes rejetés par le fleuve. Son gardien lui a dit qu'il serait « également envoyé là-bas » aussitôt rétabli (il était malade en prison). Le témoin a vu les cadavres lorsqu'il revenait d'Albanie. Malitch Aga et Souleiman Beg, de Débar, de même que Deherim Beg de la même ville pourront témoigner de ces massacres des soldats serbes... Les soldats bulgares ont raconté à Blajitch qu'une partie des soldats serbes pris à Strouga, ont été massacrés sur le pont de Strouga et jetés dans le fleuve. Les autres ont été envoyés à Ochrida et massacrés par la cavalerie, qui a chargé les prisonniers. Les cadavres furent jetés dans le lac. » — NIKOLA BLAJITCH, 48 ans, de Débar, au moment de l'interrogatoire attaché à la station militaire de Bitolj.

Ville de Bitolj-Monastir

« Les blessés qui sont restés à Bitolj après l'évacuation par les Serbes ont été transportés ailleurs par les Bulgares. Le témoin ne sait pas s'ils ont souffert du traitement bulgare. » — PETAR BOYADJITCH, 64 ans, commerçant de Bitolj.

« Le témoin était à Bitolj quand les Bulgares y sont entrés. Il y avait beaucoup de blessés serbes à l'hôpital grec, où il était employé. Les blessés ont été soignés par les médecins grecs. Après guérison, ils ont été remis aux Bulgares et évacués. Des médecins allemands sont venus lorsque tous les blessés serbes avaient été évacués. Le témoin prétend qu'aucun blessé n'a été mal-

traité à l'hôpital. Les blessés étaient nourris aux frais de l'hôpital. Les Bulgares ne donnaient rien. Des officiers bulgares venaient pour faire le tour de l'hôpital. » — NAOUM STAVREVITCH, 65 ans, de Bitolj ; déposition confirmée par VICTORIA ASDARI, 42 ans, femme du médecin.

« Le témoin, femme du médecin, qui traitait les blessés serbes à l'hôpital grec, ne sait pas ce qu'on a fait dans les autres hôpitaux. Son mari pouvait librement exercer sa profession, en civil, pendant l'occupation bulgare (il fut finalement déporté par les Bulgares). » — VICTORIA ASDARI, 42 ans.

« Soixante blessés serbes ont été envoyés de l'hôpital militaire à l'hôpital grec. Les malades furent soignés, du 11 décembre 1915 au 13 février 1916. Après guérison ils ont été remis aux autorités bulgares. Pendant leur séjour à l'hôpital, deux médecins militaires bulgares sont venus deux ou trois fois pour l'inspecter. Il y avait aussi un général bulgare qui, en faisant une visite à l'hôpital, a dit à propos des blessés serbes : « Pourquoi mettez-vous ces lépreux ici ? Cet hôpital est fait pour des officiers. Nous allons les mettre sur des brancards et les évacuer ». Sur l'intervention du directeur et des médecins, on les a laissés à l'hôpital. Les autorités bulgares fournissaient le pain, la viande et les légumes pour les blessés. » — D. MIHAEL VIRIASTA, 49 ans, directeur de l'hôpital grec de Bitolj.

Les témoins ne mentionnent qu'un massacre de prisonniers dans les territoires actuellement libérés, celui de Gradechnitza. 21 soldats serbes prisonniers y furent lâchement assassinés par les Bulgares aidés par les

comitadjis Pandil Chichkoff, d'Eckchissou (ensuite commissaire de police à Bitolj), Todor Dimitrieff et George Taseff, de Bitolj. Je suis allé constater la présence de leurs tombes dans le village. J'y ai trouvé à environ 100 mètres, en face l'église du pays, un chemin longeant un mur. C'est à côté de ce chemin que se trouvent cinq petits tertres, dont l'un porte un amas de pierres. Ces tertres ont à peu près la longueur d'un homme. C'est ici que 8 des victimes furent enterrées. Guidé par mes témoins, j'ai visité également les autres tombes, à peine reconnaissables.

Mais le terrain reconquis est encore petit et, par le témoignage de personnes dignes de toute confiance, nous savons que, à l'intérieur de la Macédoine, les Bulgares ont commis des massacres inouïs de prisonniers. Ainsi Nikola Blajitch nous rapporte, dans sa déposition, la menace à lui faite par le capitaine Todoroff, du 12^e régiment bulgare : « Je vais t'envoyer sur le pont du Drim et je t'y ferai égorger comme les mille soldats serbes que j'y ai déjà envoyés ». Blajitch savait que cette menace n'était pas vaine, car il avait vu de ses propres yeux les prisonniers qu'on emmenait sous escorte vers ce pont et il avait vu aussi l'escorte en revenir seule. De plus, il a contemplé les cadavres rejetés par le fleuve. Les soldats ont raconté à ce même témoin qu'à Strouga et à Ochrida il y a eu également de grands massacres de Serbes prisonniers. On verra plus loin la déposition d'Alexandre Pope Krosnovitch, qui témoigne des massacres monstres de Prilep.

Il ne paraît pas qu'il y ait eu des tueries de soldats prisonniers ou blessés serbes à Bitolj. Évidemment je n'ai pu savoir que ce qui s'est passé dans l'hôpital grec de cette ville et j'ignore ce qu'on a fait dans les hôpitaux et ambulances bulgares. L'hôpital grec est une fondation philanthropique entretenue par les contributions des membres de la colonie grecque de Bitolj et par

des subsides de provenance grecque. Il était tout naturel que le personnel de cet hôpital, resté en charge après l'occupation de la ville par les Bulgares, soignât convenablement ses anciens alliés et récompensât ainsi l'hospitalité dont les Grecs de Bitolj avaient joui depuis le traité de Bucarest.

Le témoin Stravrevitch, employé de cet hôpital, a déposé que les blessés serbes étaient nourris aux frais de l'institut et que les Bulgares ne donnaient rien pour eux. Cette assertion ne paraît pas exacte, car le directeur de l'établissement affirme que les autorités bulgares livraient le pain, la viande et les légumes pour les blessés. Je ne crois pas que Stravrevitch ait fait sciemment une fausse déposition. Il savait que tous les frais d'entretien et les soins médicaux des blessés étaient à la charge de l'hôpital et il en a déduit qu'il en était de même aussi pour la nourriture. A retenir aussi la parole inhumaine de ce général bulgare venu visiter l'hôpital : « Pourquoi mettez-vous ces lépreux ici ? Cet hôpital est fait pour des officiers. Nous allons les mettre sur des brancards et les évacuer ». Courageusement directeur et médecins grecs s'opposent à cet ordre barbare et gardent leurs blessés serbes.

II. — Déposition des témoins serbes, etc. évadés des Bulgares et documents officiels

« Je suis resté 8 mois sur les positions du front italien. De là on a emmené les Macédoniens à Achak en Hongrie et ensuite on nous a envoyés à Nich chez les Bulgares... A Sliven nous étions près de 300 recrutés dans l'armée bulgare. Il y a près de cette ville un camp de prisonniers avec des officiers serbes, russes, français, anglais et roumains. Ils sont fort maltraités. J'y ai vu un soldat bulgare qui battait un colonel serbe sans aucune raison. La mortalité est très grande dans ce camp. Chaque soir 5 ou 6 prisonniers essaient de s'enfuir. Les prisonniers ne reçoivent que du pain et, deux fois par semaine, une soupe d'orge. » — BOJIDAR MLADENOVITCH, de Skoplié, 24 ans, soldat serbe et déserteur bulgare du 11^e régiment. Interrogatoire de l'enquête.

« La situation des officiers et soldats serbes en Bulgarie est très misérable. Dans le camp des prisonniers de Sliven il y a quelques officiers serbes qui sont fort maltraités. Le témoin a vu qu'un gardien bulgare a frappé un colonel serbe en disant que pour les Serbes, lui, le gardien, était dieu. Ce soldat a frappé si fort le colonel que, dès les premiers coups, celui-ci est tombé par terre. Le témoin a entendu dire qu'un commandant serbe, qui avait été fait prisonnier par les Bulgares sur le front de Monastir, s'était enfui du camp de Sliven. Il ne sait

pas s'il a réussi dans son entreprise. Le témoin estime que la commission qui a visité les camps de prisonniers, n'a pas dû visiter celui de Sliven. » — MÊME TÉMOIN QUE LE PRÉCÉDENT. Document du G. Q. G serbe. N° 16964 du 29 VII 1917.

« Le témoin a vu à Karlovo des prisonniers serbes au camp près de la ville. Ils sont très mal nourris et ils travaillent aux routes, aux chemins de fer, etc. » — STANKO MILANOVITCH, 19 ans, Serbe, du village de Ljiljantche, recruté par les Bulgares dans le 28^e régiment d'infanterie.

« Un caporal de la seconde compagnie du régiment du témoin lui a raconté, ainsi qu'aux autres Macédoniens, qu'il y avait un commandant au régiment qui grondait chaque fois qu'on lui amenait des prisonniers serbes et ordonnait de les « expédier à Sofia en 5 minutes ». Dans le régiment du témoin on a souvent causé des prisonniers serbes que les soldats avaient tués. » — DIMITRIÉ MARKOVITCH, 24 ans, de Mouchtichté (département de Prizren), du 5^e régiment d'infanterie serbe, incorporé dans le 30^e régiment bulgare.

« Ayant été fait prisonnier, le témoin a été conduit avec 600 autres à Boyanovatz, ensuite à Koumanovo. Là, 300 d'entre eux furent employés pour réparer la route de Koumanovo à Kotchané. Les autres furent dirigés sur Kjustendil. Il était avec ceux qui réparaient la route. On leur a dit que, leur besogne faite, on leur donnerait la permission de rentrer chez eux. Mais on ne leur a pas donné ce congé et le témoin a pris la fuite avec trois autres camarades et est allé chez lui. Il y est

resté caché jusqu'en 1917 et, au mois de mars 1918, il a été pris avec 18 autres hommes du village et tous ont été internés à Kamavat en Vieille Bulgarie. » — BORISLAV LJ. ARANDJELOVITCH, 27 ans, du village de Gouchovatz, arrondissement de Svrljigne, département de Nich, du 16^e régiment d'infanterie serbe.

« Tous les témoins ont été internés comme prisonniers en Bulgarie pour y travailler. On ne les payait pas et on ne leur donnait pas d'habits non plus. On les traitait très mal. Lorsque quelqu'un s'annonçait comme malade, on ne lui donnait aucun soin médical jusqu'au moment de sa mort. Pour la moindre chose on leur donnait la bastonnade avec un bâton sur les fesses découvertes. Stephanovitch a vu un sergent bulgare tuer avec un fusil Dragoutine, de Ristovatz, un épileptique, en prétendant qu'il ne voulait pas travailler. Ce même sergent a encore tué deux autres prisonniers et a reçu pour ce haut fait 15 jours de permission et la médaille militaire. Le sergent disait que les deux malheureux voulaient prendre la fuite, ce qui n'était pas vrai. On donnait aux prisonniers 400 grammes de pain de maïs et une soupe par jour. Exceptionnellement on distribuait une fois par mois de la viande. Petrovitch a vu à Sofia des prisonniers employés comme maçons. » — SAVA TRSTICH, 28 ans, de Koussitche, artilleur serbe; RATKO JIVKOVITCH, 24 ans, de Grouchovatz, 2^e régiment d'infanterie serbe; BOJIDAR STEPHANOVITCH, 27 ans, de Grouchovatz, du 16^e régiment d'infanterie serbe; YOVAN PETROVITCH, 36 ans, de Velechnitza, borgne, civil; TRIFOUN YOVANOVITCH, 48 ans, de Pritchovatz; ALEXANDRE N. MILENKOVITCH, 31 ans, de Glitchevatz, atelier mobile de la division du Danube; JIVAN YANKOVITCH, 43 ans, du village de Petchanitzza, division d'artillerie de la première division

de cavalerie serbe. DRAGOUTINE GAGITCH, 45 ans, du village de Madjaré, du 14^e régiment serbe, 2^e ban; MILAN J. STANKOVITCH, 24 ans, du village de Palipoula (département de Nich), du 15^e régiment d'infanterie serbe.

Premier interrogatoire : « 18.000 soldats serbes ont été tués, par ordre des autorités militaires bulgares de Prilep, dans la partie de la Macédoine comprenant les régions de Prespa à Prilep. On a amené, par paquets, ces soldats à Prilep et on les y a tués à coups de sabre. Le témoin a assisté 5 ou 6 fois à Seletchka Reka à ces massacres de soldats serbes. Chaque fois 5 à 600 furent tués. On leur commandait de se mettre, sur deux rangs, à genoux et des deux côtés des cavaliers commençaient à frapper les victimes à la tête. Les fosses étaient déjà préparées et on y jetait tous les cadavres. Ces fosses sont à 600 pas au Nord de Cerven Bregovi près de Prilep (lieu distant d'un kilomètre de la ville). Celui qui a ordonné ces massacres, est le commandant de la division de laquelle faisait partie le 7^e régiment d'infanterie. Les soldats bourreaux appartenaient à la cavalerie »... Deuxième interrogatoire : « Le témoin dit qu'il n'a pas connaissance d'un ordre général à l'armée bulgare de tuer les prisonniers. Les massacres des prisonniers serbes de Prilep ont été ordonnés par le commandant de la division qui était à Prilep. C'était la 5^e division, dite « du Danube ». Ce général massacreur a été déplacé ensuite par les Allemands, qui trouvaient qu'il avait trop massacré. Le général était allé d'abord à Strouga et, à son retour, il a donné l'ordre de tuer tous les prisonniers concentrés à Prilep. Chaque matin, entre 5 et 6 heures, on a amené un groupe de prisonniers, divisé en compagnies, à Seletchka Reka et on les y a tués. Le témoin a assisté 5 ou 6 fois à ces massacres. Il était défendu cependant d'assister aux

exécutions, mais, comme il y avait à quelque distance un vignoble, le témoin disait aux soldats qui lui demandaient où il allait, qu'il se rendait à sa vigne. Les mains des victimes n'étaient pas liées, mais celles-ci étaient toujours accompagnées par une compagnie d'infanterie et par une section de cavalerie. Le témoin a pu fixer le chiffre des massacrés par le fait qu'il a pu voir, dans la tente se trouvant sur les lieux et après les exécutions, les listes des tués, listés qui indiquaient leur nombre. De plus, Djourloukoff (le chef des comitadjis bulgares « travaillant » à Prilep et ses environs), qui demeurait dans sa maison, le lui a confirmé. Le commandant massacreur de la 5^e division serait actuellement en prison. » — ALEXANDRE POPE KROSNOVITCH, 24 ans, de Prilep, recruté par les Bulgares en juillet 1917, sergent dans l'armée bulgare dont il a déserté.

« Le témoin a été blessé et fait prisonnier pendant la retraite de 1915 près de Leskovatz. Il a été envoyé à l'hôpital de Pristina, où il a été traité, avec 17 autres Serbes, dans la section allemande. Après sa guérison on l'a laissé partir chez lui avec une permission écrite. Cependant le témoin n'osait pas rester chez lui car des Turcs, anciens ennemis de sa famille, avaient déjà battu et maltraité son père en lui reprochant d'avoir des fils dans l'armée serbe. En effet, son frère a été aussi dans l'armée. Il a fait la retraite et est tombé à Tchéganje. Le témoin se cachait dans le village de Lokotziévo (près de Novi Bazar) et s'est rendu ensuite à Prizren. Dans cette ville il a gagné sa vie comme garçon de café. En 1917, en faisant une rafle pour chercher des recrues, les Bulgares l'ont découvert et enrôlé dans leur armée. Le témoin a entendu dire au régiment qu'on a tué et chassé les blessés serbes des hôpitaux de Pristina... Sur le front, près d'Ochrida, sa compagnie a fait prison-

nier un soldat français qu'il croit être un sous-officier. On l'a amené auprès du commandant du régiment, où il fut interrogé et tué ensuite à coups de couteau par ordre de ce même commandant. On a enlevé les habits du cadavre et on lui a coupé un doigt portant une bague. Le cadavre est enterré au village de Trpesitza (9 mai 1918). Le témoin connaît l'endroit de sa tombe. Des prisonniers français se sont suicidés à Koumanovo par suite des mauvais traitements subis de la part des Bulgares. Les prisonniers français travaillent dans les mines aux environs de Sofia et, parmi les soldats, on raconte que beaucoup se sont suicidés à cause des mauvais traitements qu'on leur inflige... Le témoin a vu à Roustchouk des déportés serbes travaillant au port. Ils sont parqués dans un camp et mêlés aux prisonniers de guerre. Les soldats de garde, qui sont toujours armés de bâtons, les frappent violemment si la force leur manque pour continuer le travail... Pour donner l'ordre de tuer un prisonnier, les officiers disaient aux soldats : « Menez-le en 6 heures à Sofia », ou encore : « Menez-le par le chemin le plus court. » A Sofia les soldats bulgares s'amuseaient aux dépens de leurs prisonniers nègres. » — MILIVOYÉ MILITCH, 27 ans, de Novi Bazar, ancien sergent du 4^e régiment d'infanterie serbe et soldat déserteur du 35^e régiment d'infanterie bulgare.

« Le témoin fut pris près de Radomir, battu et remis au commandant d'étape de Radomir. Il fut fait prisonnier une première fois près du village de Gour. Quand il eut dit aux Albanais qui l'escortaient qu'il était Macédonien, il fut traité un peu plus humainement par eux. A Boukousse, les Albanais le remirent avec ses camarades aux Bulgares, qui les amenèrent à Strouga chez le commandant du 23^e régiment bulgare. Après avoir dit de nouveau qu'il était de Tétovo, il fut mis à part et

autorisé ensuite à se rendre à Tétovo... De Radomir il a été envoyé à Krouchevo, où il exécutait les travaux les plus durs avec les autres prisonniers. » — DOUGHAN MANOILOVITCH, 31 ans, en dernier lieu gendarme serbe du détachement de Tétovo. Interrogatoire du G. Q. G. serbe N° 16775, du 29 VII 17.

Le soldat Andjelko Dj. Tsvetkovitch, originaire de Draitchika, district de Prizren, en Serbie, vient de désertter du 45^e régiment bulgare. Il avait été fait prisonnier lors de la retraite serbe, près de Guiljané. Le hasard a voulu qu'il se rendit au commandant de l'unité dont il avait fait partie dans l'armée serbe. « Né en vieille Serbie, j'avais fait mon service au 24^e régiment à Kosovo. Au moment de la déclaration de guerre par l'Autriche, je pris part aux combats du Tzer, de la Drina et de Belgrade, où je fus blessé. Lorsque les Bulgares nous attaquèrent, notre régiment opérait du côté de Tzaribrod tout en maintenant la liaison avec la division du Timok sur la ligne ferrée Pirot-Tzaribrod. Pendant les combats de Guiljané, je fus capturé avec 800 autres de mes camarades. Nous fûmes conduits, sous escorte composée d'Albanais, à Préchevo et de là à Koumanovo, Kriva-Palanka, Giouchevo et Kjustendil. Le sang se glace dans mes veines quand je pense seulement aux actes de brutalité et de sauvagerie auxquels nous étions constamment en butte en ces jours sombres où se jouait le sort de notre patrie. Nos conducteurs, les Albanais, nous faisaient subir toutes sortes de tortures en nous assommant à coups de crosse ou en tirant dans le tas pour le seul plaisir de voir couler le sang humain. Les Bulgares et les Albanais exécutèrent, sur un monticule près de Guiljané, 80 prisonniers de l'ancienne Serbie. » — ANDJELKO DJ. TSVEVKOVITCH, de Draitchika, du 24^e régiment d'infanterie serbe, déserteur du 45^e régiment d'infanterie bulgare. Document du G. Q. G. serbe.

« La nourriture des prisonniers est très mauvaise. On recevait trois fois par semaine du thé sans sucre et 600 grammes de pain de maïs. Il y a un mois que les soldats et les prisonniers ne reçoivent plus de viande, mais seulement une soupe de légumes ou aux haricots. Tous les vivres sont accaparés par les Allemands. » — CINQ SOLDATS RUSSES, évadés des Bulgares. Document du G. Q. G. serbe N° 19352 et du Ministère de la Guerre N° 7284.

« Une partie de l'hôpital de Veliko Trnovo (Bulgarie) était réservée aux prisonniers serbes et aux condamnés bulgares. Près de Trnovo se trouvait un camp de prisonniers où il y avait 50 à 60 officiers et des soldats serbes, mais je ne sais pas le nombre de ces derniers. Il y avait aussi des officiers russes et roumains. Les officiers sont très mal nourris. On ne leur distribue que du pain et des haricots cuits à l'eau avec une infime quantité de graisse. On ne leur donne de la viande que très rarement et 500 grammes de pain, même moins selon la quantité de farine dont on dispose. Le pain est noir avec 20 à 25 0/0 de maïs, souvent il contient simplement du maïs. Les officiers vivent dans des espèces de maisonnettes spécialement construites pour eux et qui sont plutôt des terriers de 1^m,50 à 1^m,80 de haut. Elles sont très humides et pleines d'eau dès qu'il pleut ou qu'il tombe de la neige. C'est pourquoi la plupart des officiers sont malades et souffrent de rhumatismes. En dehors de la nourriture, les officiers reçoivent 72 lèves par mois, quel que soit leur grade. Ils portent leurs vieux uniformes serbes, qui sont très usés. Parfois on leur permet d'aller faire des emplettes en ville et c'est ainsi qu'ils peuvent se procurer de menus objets. Lorsque les officiers sont admis à l'hôpital, ils paient et on leur prend ainsi toute leur solde. Ils demandent souvent à entrer à l'hôpital, mais les Bulgares ne les admettent

pas volontiers. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour les y retenir le plus longtemps possible, parce qu'ils étaient vraiment malades. J'ai retenu ainsi le capitaine d'infanterie Atanaskovitch et un sous-lieutenant pendant près de quatre mois comme rhumatisants. Il y a un cas qui montre bien les dispositions des médecins bulgares envers les officiers serbes. Le sous-lieutenant qui était à l'hôpital avec le capitaine Atanaskovitch, avait demandé à se faire soigner les dents. On l'a envoyé chez un dentiste, dont je ne sais plus le nom, et il y est allé avec sa cocarde d'officier sur la casquette. Le dentiste lui demanda de l'enlever, prétendant que la Serbie n'existait plus. L'officier ayant refusé, le dentiste lui donna une gifle. Il ordonna ensuite aux soldats qui escortaient l'officier serbe de le conduire, à la nuit tombante, au camp des prisonniers en leur indiquant les rues et les carrefours par où ils devaient passer. Lorsque les soldats eurent amené l'officier à l'endroit indiqué, le dentiste, qui y était venu avec un officier bulgare, attaqua par derrière le lieutenant et lui donna un coup de couteau sous l'omoplate droite avec une telle force que la lame a pénétré jusqu'au poumon. Il s'est enfui ensuite. Les soldats de l'escorte s'étonnèrent de voir un de leurs officiers attaquer aussi traitreusement un homme désarmé et en informèrent le commandant après avoir amené le blessé à l'hôpital. Le sous-lieutenant fut guéri, mais le commandant n'a pris aucune sanction contre l'agresseur... Le docteur Jéridas, un Grec, médecin de régiment, m'a dit que le lieutenant Panteff, qui remplaçait à Svilainatz le commandant de place, le major Nikolaïeff, avait rencontré 24 soldats serbes près de cette ville, soldats qui n'avaient pas été au commandement de la place. Il a amené ces soldats dans un verger, où il les a tous tués lui-même à coups de crosse de fusil. » — Dr ATHANASIADIS, de nationalité grecque, médecin de l'arrondissement de Gratchanitz. Déposition faite au ministère de l'Intérieur serbe le 3 août 1917.

« Le peu de soldats serbes restés dans le pays ont été presque tous tués. Pour l'exécution de ces assassinats on avait désigné des Albanais de Skoplié et de la frontière monténégrine. Les Serbes prisonniers étaient tués par les Albanais, probablement sur ordre des Bulgares, pendant le transport d'un endroit à un autre. Les officiers faits prisonniers à Prizren furent conduits les bras liés... La majorité des témoins déclare que nos prisonniers de 1915 ont obtenu 20 jours de congé pour aller chez eux et, ces temps derniers, beaucoup ont été définitivement relâchés. » — Rapport du *Ministère de l'Intérieur* serbe.

« Dans le parc (à Ochrida) se trouvaient nos prisonniers. Parmi eux il y avait beaucoup de malades. Les soldats bulgares, en voyant qu'ils avaient des souliers neufs, les attaquèrent pour les leur prendre. Il y eut des scènes d'une telle sauvagerie que la femme d'Andjelko Georgevitch en devint folle. Son état ne fit qu'empirer quand elle apprit que tous ces prisonniers avaient été tués sur la route de Bitolj. Le plus grand nombre d'entre eux avaient été massacrés près du village de Ramné. Les Bulgares en ont tué 500 dans les environs d'Ochrida. Les Bulgares ont déclaré qu'ils les tuaient parce qu'ils ne se sont pas rendus assez tôt et parce que eux, Bulgares, n'avaient pas de quoi les nourrir. » — COMMISSAIRE DU GOUVERNEMENT, n° 548, du 20 août 1917.

« Le soldat VÉLIMIR JYANOVITCH, de la batterie de tranchées de la division de la Drina, né au village de Sinochevitch, arrondissement de Potzérié, département de Podrinie, âgé de 25 ans, célibataire, a déclaré qu'il se trouvait le 12 septembre 1916 avec son commandant de batterie, feu Vladimir Yovanovitch, commandant d'ar-

tillerie, dans une tranchée d'infanterie située sur le plus haut point du Kaimaktehalan. Les Bulgares, à 3 heures, s'étaient mis à crier « hurrah » d'une tranchée qui était à 50 mètres devant les Serbes, mais sans bouger de celle-ci. Le commandant avait ordonné d'ouvrir le feu sur les Bulgares qui, quelque temps après, attaquèrent notre tranchée à coups de bombes et la dépassèrent. « J'y suis resté avec mes camarades Zvejo Dimitrievitch et Bradislav. A l'aube nos troupes contre-attaquèrent les Bulgares qui se retirèrent précipitamment en passant par dessus la tranchée où nous étions cachés sous des cadavres. De temps en temps nous nous hissions pour voir ce qui se passait, et nous assistions de cette façon à des scènes terribles. En effet, les Bulgares se ruaient sur nos soldats blessés au cri sauvage de : « Argent, Serbes ! » Nos soldats blessés les priaient de ne pas les tuer et leur disaient : « Laissez-nous l'âme et emportez tout », tandis que les Bulgares les perçaient de coups de baïonnette, toujours au cri de : « Argent, Serbes ! » ou bien en leur criant : « Est-ce que le lait français est doux ? » ou encore : « Ah ! non, Serbe, tu ne rentreras pas chez toi par ce chemin ; va sur la route par laquelle tu as quitté ta maison ! » Lorsque, le 15 septembre, les Bulgares eurent été complètement chassés, nous avons trouvé sur leurs morts des gourdes pleines d'eau-de-vie. Il y eut beaucoup de blessés bulgares que nous avons peine à recueillir parce qu'ils étaient ivres-morts. Dans la tranchée à droite nous avons trouvé notre commandant portant plusieurs coups de baïonnette et ayant le ventre ouvert d'où sortaient les intestins. Autour de lui il y avait encore 11 soldats serbes horriblement mutilés. » *Interrogatoire* fait à l'état-major de la *Division de la Drina* le 17 octobre 1916, ad. O. N° 3625. Certifié conforme par le chef de l'état-major : lieutenant-colonel Milan Zavadzil.

« Interrogatoire du sergent MATA M. RATKOVITCH, du

village de Bresovitza, arrondissement de Déjevo, département de Rachka, et du soldat STOYAN T. MARKOVITCH, du village de Sрниé, arrondissement de Rassina, département de Krouchevatz, tous deux de la première compagnie du troisième bataillon du 14^e régiment d'infanterie. « Ils ont déclaré que, le 4 octobre de l'année dernière, ils sont allés avec le soldat Andjelko Viktorovitch en patrouille pour voir si, à Kamenita Tchuka, il y avait des Bulgares, et combien. Lorsqu'ils furent parvenus au piton même de cette Tchuka, ils y ont trouvé un soldat serbe étendu par terre et ayant une pioche enfoncée dans la poitrine, la pointe en l'air. Ce soldat avait été blessé d'abord à l'épaule gauche. Non loin de celui-ci ils ont découvert un autre soldat serbe avec une baïonnette enfoncée dans le crâne au-dessus de l'oreille gauche. Le cadavre étant inondé de sang, ils n'ont pu découvrir d'autres blessures ; mais, à en juger d'après la position des mains, ils pensent que le malheureux devait être vivant au moment où on lui a enfoncé la baïonnette dans le crâne. Lorsque la patrouille s'est approchée du rocher le plus grand du piton, les soldats y ont trouvé un Serbe assis, le fusil à la main dans la position de garde. Il était tué et le fusil lui avait été attaché de cette façon ; ils n'ont pu voir de quelle manière le soldat avait péri parce que les Bulgares les attaquèrent et les forcèrent de se défendre. » — Signé : MATA M. RATKOVITCH et STOYAN T. MARKOVITCH. Certifié conforme par le commandant M. Miatovitch. Interrogatoire fait à l'état-major du troisième bataillon du 14^e régiment le 22 janvier 1917. Sur le front, ad O. N° 373.

Cet interrogatoire est confirmé par le rapport suivant du troisième bataillon du 14^e régiment à l'état-major de la troisième armée serbe, en date du 5/18 octobre 1916.

« Il y a cinq jours, notre corps des volontaires a atta-

qué une colline rocailleuse et a été repoussé. Un certain nombre de nos soldats blessés restèrent sur le champ du combat. J'ai envoyé hier une patrouille à cet endroit afin de le reconnaître. Le chef de la patrouille, le caporal de la seconde compagnie Mata Ratkovitch, m'a rapporté que les Bulgares avaient impitoyablement et bestialement massacré tous nos blessés. Il a constaté qu'un de ces derniers avait une pioche plantée dans la poitrine et un autre une baïonnette serbe passée à travers le crâne. De la position de leurs mains crispées il ressort que ces pauvres gens ont essayé de se défendre. Un de nos soldats tué a été placé dans la position assise, un fusil dans les mains, la face tournée vers nos positions comme s'il tirait sur nous. J'ai l'honneur de porter ce qui précède à la connaissance du commandant et cela à toute fin utile. — Le chef de bataillon : COMMANDANT M. MIATOVITCH. »

« 1^o Une section serbe de mitrailleuses se trouvait au village de Sakoulevo le 4/17 août 1916. La cavalerie bulgare cerna cette section et sabra presque tous les soldats qui en faisaient partie. L'un d'eux, qui s'est échappé, a été atteint à la tête par une balle ennemie et est tombé de cheval. Les Bulgares ont voulu l'achever et lui ont porté quelques coups de sabre au cou. Il a fait le mort et ils l'ont abandonné. Il a réussi à rejoindre son unité.

« 2^o Le 5/18 août 1916, pendant la retraite du détachement des volontaires vers Kastoria, 5 soldats serbes ont été faits prisonniers par la cavalerie bulgare sur la route entre Smrdès et Bresnitza. Tous ont été tués et mutilés. Les camarades de ces soldats, ainsi que les paysans des environs, ont vu les cadavres mutilés.

« 3^o Une personne digne de foi, qui a abandonné Florina le 4/17 août fuyant devant les Bulgares, a rapporté :

« Le 7/20 août, fuyant de Florina, je suis arrivé au village de Blatz. Les habitants de ce village m'ont appris que les Bulgares étaient entrés dans le village de Neveska. 18 soldats serbes blessés y étaient cachés dans des maisons grecques. Ils furent découverts et se rendirent, mais les Bulgares les ont massacrés devant les villageois.

« 4^o Le soldat Louka Loukitch, du détachement des volontaires, natif de Trnova, département de Touzla, qui, pendant sa fuite, fut rejoint par la cavalerie bulgare, a d'abord été frappé à coups de crosse, puis blessé à coups de sabre en 60 endroits différents du corps et laissé sur place comme mort. Des paysans et un prêtre grec, l'ayant découvert, l'ont transporté dans un moulin et ont informé la police grecque de Hrupista. Le chef de la police a envoyé deux gendarmes pour transporter le blessé à Hrupista. En ce moment il est soigné dans cette localité et l'on espère le sauver.

« 5^o Le soldat Radomir Maritch, d'Améritch, appartenant à la troisième compagnie, premier bataillon, du 21^e régiment, est resté le 13/28 août 1916 avec deux camarades blessés devant nos tranchées. Au cours de la nuit les Bulgares sont venus jusqu'à eux et les ont forcés d'appeler leurs camarades, qui se trouvaient dans la tranchée voisine, pour qu'ils viennent les panser. A leur appel les soldats serbes sont sortis de leur tranchée et se sont dirigés vers les blessés. Mais les Bulgares ouvrirent le feu sur eux en jetant des bombes et les forcèrent ainsi à se retirer. Ce même fait s'est renouvelé encore une fois un peu plus tard. Après quoi, les soldats serbes n'ont plus voulu sortir de leur tranchée. Exaspérés de ce qu'ils ne se montraient plus, les Bulgares ont percé à coups de couteau (baïonnette?) les trois blessés serbes dont deux, Vladislav Radivoyevitch et Radomir Mititch, sont morts des blessures reçues. Dans leur cynisme, les Bulgares ont ordonné au troisième, qui avait reçu 8 blessures, d'aller dans la tranchée

serbe pour que ses camarades le voient. » — DOCUMENTS
DU G. Q. G. SERBE.

« C'était affreux de voir la pendaison de 12 soldats serbes faits prisonniers sur le front macédonien. Les Bulgares leur ont lu la sentence : « Vous avez trahi votre drapeau et vos frères; vous ne pouvez être des citoyens bulgares loyaux! » Dis donc aux soldats qu'ils se tuent eux-mêmes s'ils se trouvent obligés de se rendre, car cela vaut mieux que de se faire martyriser par ces Tcherkesses. Ils ont pendu et martyrisé tous ceux qu'ils ont faits prisonniers là-bas. » — Lettre de SVETOSAR POPOVITCH, instituteur, commandant d'un bataillon d'insurgés, à Tchedo Tomitch, capitaine à la division de la Morava, 10 mai 1917.

Il résulte ainsi de beaucoup de témoignages — de tous ceux qui parlent du traitement des prisonniers en Bulgarie — que les prisonniers de guerre y sont fort maltraités. Une nourriture absolument insuffisante et mauvaise est combinée avec un travail extrêmement dur. Les punitions corporelles font rage. Les soldats bulgares tuaient les prisonniers serbes sous prétexte d'essai de fuite. Il faut rappeler à ce propos la déposition de Stephanovitch, qui raconte qu'un sergent bulgare a tué l'épileptique Dragoutine de Ristovatz et encore deux autres prisonniers et a reçu, comme récompense de ce haut fait, 15 jours de permission et la médaille militaire!

Voici maintenant ce que dit du traitement des prisonniers serbes un soldat bulgare de nationalité grecque, fait prisonnier et entré dans l'armée hellénique :

« Le témoin garda, à Sofia, pendant 14 mois, les pri-

sonniers serbes. Lors de la révolte en Serbie, les Bulgares ont donné ordre de tuer quelques prisonniers suspects. Cet ordre fut donné aussi au témoin, mais il ne l'a pas exécuté. Les prisonniers serbes ont été toujours maltraités et battus avec de gros bâtons. Beaucoup d'entre eux ont été estropiés par ce traitement. Les soldats bulgares ont tué des prisonniers serbes. Le témoin a vu le soldat Vasil du 1^{er} régiment, 4^e compagnie, tuer trois prisonniers et leur voler 600 francs. Il disait ensuite aux autres : « J'ai tué trois Serbes et j'ai pris beaucoup d'argent. Pourquoi ne tuez-vous pas vos prisonniers? Les Serbes ont toujours beaucoup d'argent! » Le gouvernement français avait envoyé pour chaque prisonnier serbe un uniforme et 40 francs, mais les Bulgares n'ont donné qu'un uniforme par 10 prisonniers et ont gardé l'argent. » — JOHANIS JOHANIDIS, 35 ans, de Stenimachos, du 21^e régiment d'infanterie bulgare. Rendu aux Grecs par les Serbes.

Cette déposition d'un Grec, soldat bulgare qui, pendant 14 mois, a gardé les malheureux prisonniers serbes, confirme en tout point les témoignages d'évadés serbes, etc. que j'ai reçus au cours de mon enquête et qui, en partie, sont reproduits dans le présent travail.

Le traitement des officiers prisonniers ne paraît guère avoir été meilleur que celui des soldats. Bojidar Mladenovitch nous raconte la scène indigne, où un gardien bulgare frappe un colonel prisonnier si durement que celui-ci tombe par terre. En le frappant, la brute bulgare se vante d'être dieu pour les prisonniers.

Le Dr Athanasiadis, un médecin grec au service de la Serbie qui, après la retraite serbe, comme neutre était resté dans le pays, nous rapporte en détail la vie des officiers prisonniers devenant malades dans les « terriers » humides du camp de Trnovo. C'est encore ce

médecin, un homme de science, sérieux et véridique, qui dénonce l'attentat inouï de lâcheté de ce dentiste bulgare, accompagné d'un officier, attentat dont fut victime un malheureux sous-lieutenant serbe.

Les prisonniers français, anglais, italiens, russes, grecs et roumains sont-ils mieux traités par les Bulgares que les prisonniers serbes? Je ne possède pas les données nécessaires pour pouvoir me prononcer. D'après ce que j'ai appris par les prisonniers bulgares et les évadés serbes, ce traitement dépend tout à fait de la disposition des commandants militaires et de la situation politique de la Bulgarie. Lorsque les Bulgares n'étaient plus si sûrs de la victoire intégrale des Centraux, ils sont devenus prudents et ont traité les prisonniers français et anglais qui avaient échappé au massacre des prisonniers, mieux qu'ils ne les avaient traités auparavant. Des prisonniers français, gardés près du front par les Bulgares, ont dit qu'ils n'ont pas trop souffert dans leur captivité. D'autre part, Milivoye Militch nous raconte le massacre de ce sous-officier français à Trpesitza, prisonnier auquel les bourreaux coupent un doigt pour voler une bague. Ce même témoin affirme aussi que des prisonniers français se sont suicidés à Koumanovo et dans les mines aux environs de Sofia, parce qu'ils ne pouvaient plus supporter les mauvais traitements que leur infligeaient les Bulgares.

Tous les témoins qui ont vu les prisonniers roumains, sont d'accord pour déclarer que ceux-ci sont terriblement maltraités par les Bulgares. Je citerai à ce propos le témoignage suivant :

« Les prisonniers russes sont assez bien traités par les Bulgares car, parmi ces derniers, il y a encore des hommes qui sympathisent avec les Russes. Parfois les Bulgares ont fait transférer chez eux et pour qu'ils soient mieux traités, les prisonniers russes gardés chez les Allemands. Les prisonniers roumains sont traités d'une

façon abominable. Les Bulgares les haïssent terriblement, les emploient aux travaux les plus durs, ne les nourrissent presque pas et ne leur donnent pas de vêtements. Les Roumains prisonniers en Bulgarie, ne ressemblent plus à des êtres humains! » — GEORGE TODOROVITCH, infirmier serbe, enrôlé dans l'armée bulgare d'où il a déserté.

D'après ce que mon enquête m'a enseigné, le moment le plus dangereux pour les prisonniers était après leur interrogatoire. « Menez-les à Sofia en 5 minutes ou en 6 heures », ordonnaient beaucoup de chefs militaires. Les soldats savaient que c'était l'arrêt de mort des malheureux. Le moment le plus dangereux pour les blessés était leur première rencontre avec les Bulgares. Une fois admis aux hôpitaux, leur vie paraît avoir été sauvée. J'examinerai dans le paragraphe suivant les instructions et la conduite des soldats de Ferdinand de Cobourg concernant la suppression de leurs prisonniers et blessés. Me rapportant aux témoignages publiés dans ce paragraphe-ci et dans celui qui suit, je me contenterai de constater dès à présent que, dans bien des circonstances, la vie sacrée des blessés ne fut nullement respectée et qu'on les massacra ignoblement pour leur enlever le peu de monnaie qu'ils avaient sur eux. Je constate également que des massacres en grand de prisonniers serbes furent exécutés en divers endroits : à Ochrida, à Strouga, à Débar, à Ramné. Le témoin Krosnovitch nous rapporte le massacre de 18.000 prisonniers serbes à Prilep. 18.000 prisonniers sabrés par la cavalerie! Cela me paraissait impossible. Et pourtant, après un interrogatoire qui a duré de longues heures et pendant lequel je fis préciser au témoin des détails qui tous, ensuite, ont été reconnus exacts, j'ai la conviction que Krosnovitch a dit la vérité. Même si le chiffre de

18.000 était exagéré, il est dès maintenant certain que les Bulgares ont massacré dans cette ville des milliers de prisonniers serbes. A relever le fait que les victimes ont été tuées par la cavalerie à coups de sabre. Blajitch nous avait déjà dit que la cavalerie chargeait les prisonniers à Ochrida. C'était probablement pour économiser les munitions.

A en juger d'après les témoignages, quelques prisonniers serbes originaires de la Macédoine auraient obtenu un congé pour aller chez eux, d'autres auraient été libérés pour être recrutés dans l'armée bulgare quelques mois plus tard. Le but des Bulgares en accordant cette faveur est visible : ils se croyaient définitivement maîtres de la Macédoine serbe et ils voulaient se concilier la population. Mais cette sollicitude n'a pas duré longtemps. Après la révolte serbe, on raffait tous les hommes valides qui n'étaient pas encore versés dans l'armée du Cobourg, les libérés y compris, et on les enrôlait de force.

Il faut relever aussi ici tout spécialement, comme une grave violation du droit des gens commise par les Bulgares, le fait qu'ils ont recruté dans leur armée des prisonniers. Dans la partie du travail consacrée au traitement des prisonniers par les Austro-Hongrois, nous avons déjà constaté que ces derniers se sont rendus complices de ce crime en livrant les Macédoniens serbes au gouvernement de Sofia pour en faire des soldats qu'on forcera à combattre leurs propres pères et leurs frères. Le recrutement des prisonniers macédoniens serbes dans l'armée de Ferdinand de Cobourg est donc dûment constaté. J'ajouterai que les gens de Sofia ne se sont pas contentés d'enrôler des Serbes macédoniens, mais ils ont pris également dans leur armée des prisonniers serbes de l'ancienne Serbie. Mon enquête, dont j'ai publié un résumé dans un volume spécial, l'a nettement démontré. Ainsi j'ai eu la surprise d'interroger, comme déserteur bulgare, un soldat serbe, un « Choumadinat » du cœur même

de la Serbie, qui m'avait longtemps servi comme ordonnance, à la popote du G. Q. G. serbe à Valjévo d'abord, à Kragouyevatz ensuite. Les Bulgares ont d'ailleurs recruté tous les hommes de la Macédoine capables de porter les armes.

Le gouvernement de Sofia essayera sûrement d'expliquer et de justifier cet enrôlement contraire à tout droit, enrôlement qu'il lui est impossible de nier. Il dira que, la Macédoine étant ethniquement bulgare, il n'a rien fait d'autre que d'enrôler des « frères de race » pour combattre un ennemi commun. Ce n'est pas la place ici pour discuter si les prétentions bulgares sur la Macédoine sont fondées ou non. Je dirai seulement qu'elles sont singulièrement « truquées » et que les Serbes ont sûrement autant de droit qu'eux à réclamer cette partie des Balkans comme la leur. La meilleure preuve en sont les multiples désertions des Macédoniens, qui viennent rejoindre l'armée serbe. Je me contenterai de constater que les régions dont sont originaires les prisonniers serbes enrôlés dans l'armée de Cobourg et les régions où les Bulgares ont recruté les habitants, appartenaient légalement au royaume de Serbie et que, par conséquent, leurs habitants ou originaires étaient et sont encore des sujets d'un pays ennemi envahi et cela jusqu'au moment où un traité de paix en due forme en déciderait autrement. La Macédoine fût-elle mille fois un pays ethniquement bulgare, le droit des gens et les conventions de la guerre interdisent formellement au gouvernement du Cobourg d'enrôler de force dans l'armée des Macédoniens, sujets serbes ! En le faisant, le peuple bulgare a enfreint ce droit des gens et ces conventions de la guerre et il devra en rendre compte devant la société des nations.

Alors les Bulgares essayeront de s'excuser en prétendant que les Macédoniens ont volontairement pris les armes pour combattre avec leurs « frères bulgares »,

et qu'aucune convention internationale ne peut empêcher les gens de se joindre à ceux qui ont leur préférence. Je ne veux nullement nier qu'il y ait eu en Macédoine serbe des éléments favorables aux Bulgares. Les dépositions des paysans des contrées délivrées, dépositions citées dans mon résumé d'enquête, en témoignent. Qu'il se soit trouvé des gens qui, par sympathie ou par intérêt, ont pris les armes en faveur de la cause bulgare, il n'y a pas de doute.

Mais ces défenseurs belliqueux ont été relativement fort rares. La grande masse des Macédoniens, même ceux qui, avant cette guerre, étaient encore bulgarophiles, était opposée de toutes ses forces à l'action violente. Au contraire elle n'aspirait qu'à une chose : avoir enfin la tranquillité nécessaire pour travailler ses champs en toute sécurité. Et c'est dans cette masse que l'armée bulgare a cherché ses nouvelles recrues!

Parmi les prisonniers macédoniens, les sympathies pour la défense par les armes de la cause bulgare n'ont pas dû être grandes. J'ai déjà cité, à une autre place, les dépositions à ce sujet des « Macédoniens » anciens soldats serbes et enrôlés de force chez les Bulgares, Yovanovitch et Tzvetkovitch. Je les répéterai ici parce qu'elles sont typiques : « A Sevlievo un commandant nous a dit que, maintenant que les Bulgares nous avaient libérés, nous, Macédoniens, nous devons prêter notre concours à l'œuvre commune. Quelques-uns des Macédoniens ont accueilli ces paroles avec enthousiasme, mais la grande majorité est restée silencieuse. » Et l'autre : « Pendant que j'étais dans les premières lignes bulgares, une pensée atroce ne me quittait jamais. C'était la peur de tuer mon frère, que je savais dans les rangs de notre armée, ou d'être tué par lui. Le bon Dieu nous en a préservés! » Et si les sympathies pour la cause bulgare étaient vraiment tellement vives, comment s'expliquer les désertions continuelles en grand nombre,

malgré les difficultés et le danger d'une telle action, de Macédoniens qui viennent rejoindre les Serbes et qui, avec joie, reprennent le fusil serbe pour tirer sur les Bulgares?

Nous savons aussi que les Macédoniens sujets serbes, que les Bulgares voudraient faire passer pour des enthousiastes de la cause bulgare, sont terriblement suspects à ces derniers. De très nombreuses dépositions, contenues dans mon dossier d'enquête, constatent ce fait. Les Bulgares se méfient de ces « patriotes macédoniens », d'après les dires mêmes de leurs propres soldats de Bulgarie, et leurs alliés allemands sont chargés de mitrailler les Macédoniens qui lâchent pied et qui désertent. Cette méfiance va jusqu'à envoyer les Macédoniens aux endroits les plus périlleux pour leur enlever la possibilité de se rendre à l'adversaire et pour les faire hacher par sa mitraille. Agit-on ainsi avec des gens qui, volontairement, se sont joints à vous pour vous aider?

L'action des Bulgares d'enrôler dans leur armée les prisonniers macédoniens, sujets serbes, est inexcusable et abominable. Les Bulgares le savent. Un officier bulgare sincère, dont je dois taire le nom pour le moment à cause des représailles immanquables qu'on ferait subir à sa famille, me l'a confirmé dans ces termes : « On sait très bien en Bulgarie que le recrutement en pays occupé et celui des prisonniers fait une très mauvaise impression dans le monde, mais on y a recours tout de même à cause du manque d'hommes pour compléter les unités. Ce recrutement était d'ailleurs conseillé par les Allemands. » Il aurait pu ajouter encore que, dans la pensée des dirigeants de Sofia, ce recrutement inouï devait aussi aider à la démoralisation de la vaillante population serbe, qui endure héroïquement les pires souffrances en ayant constamment tourné les yeux vers Salonique d'où viendront, bientôt espérons-le, leurs frères pour les délivrer.

III. — Dépositions des prisonniers bulgares et l'ordre de massacrer les prisonniers et les blessés.

Au cours de mon enquête j'ai interrogé un grand nombre de prisonniers bulgares et allemands, surtout bulgares. L'expérience m'a montré qu'il faut diviser ces prisonniers en trois catégories : 1^o ceux qui ne disent rien ou nient tout ; 2^o ceux qui se contentent de dire des choses qui ne peuvent pas les compromettre ; 3^o ceux qui avouent.

L'attitude du premier groupe peut avoir son origine dans un sentiment noble : les prisonniers ne veulent rien dire qui puisse compromettre ou diminuer leur pays. Cependant la plupart du temps, surtout chez les Bulgares, cette retenue a pour cause un sentiment beaucoup moins généreux : la peur. Ces gens-là ont peur que leurs ennemis se vengent sur eux et, pour éviter cette vengeance, ils essaient, puérilement quelquefois, de faire croire à leur correction propre absolue et à celle de leurs conationaux. Les Bulgares sont très sauvages, cruels et vindicatifs et, suivant la mentalité des gens de cette sorte, ils supposent que ces mêmes défauts existent aussi chez leurs adversaires. Combien de fois au cours de cette guerre n'ai-je pas eu l'occasion d'observer l'étonnement des prisonniers bulgares, et aussi allemands, d'être bien traités par les Serbes auxquels ils ont fait tant de mal ? Beaucoup de ces gens-là dissimulent donc la vérité par peur, parfois aussi par honte. Quelques-uns

naturellement sont sincères. Ils n'ont rien vu ou, plutôt, ils n'ont rien su voir.

Le second groupe est composé par les prudents qui ne veulent pas se compromettre. Leur attitude est naturelle.

Enfin, en ce qui concerne le troisième groupe, on pourra m'objecter que les témoins inventent pour se faire bien voir par l'adversaire. Certes, je ne nie nullement qu'il puisse y avoir des prisonniers qui altèrent pour ce motif la vérité. Mais en sachant interroger les prisonniers avec patience et prudence, en comparant ensemble les dépositions de gens qui ne peuvent pas se concerter préalablement, en les contrôlant avec le témoignage d'autres témoins on arrive, cependant, à connaître la vérité. Pour mes investigations j'ai procédé de cette manière et je ne publierai que des témoignages que j'ai pu contrôler d'une façon ou d'une autre. Toutefois il faut ajouter encore que ces prisonniers, par leurs aveux, se chargent eux-mêmes et leurs conationaux, pendant qu'une prudente réserve ne leur aurait certainement pas nuí.

Examinons quelques dépositions de la première catégorie. Je ne publierai pas les noms des prisonniers, que je remplace par des numéros, et cela par crainte des représailles que les Bulgares sont capables d'exercer sur les parents de ces prisonniers ou sur les témoins mêmes lors de leur rentrée dans leur pays. Les noms des témoins sont déposés dans le rapport que j'adresserai au gouvernement royal serbe à la fin des hostilités.

N^o 1, du 43^e régiment d'infanterie bulgare : « On nous instruit que les prisonniers doivent être traités en frères. J'ai vu trois prisonniers auxquels les soldats donnaient amicalement de la nourriture. »

N^o 2, capitaine au 40^e régiment d'infanterie bulgare :

« On n'a pas ordonné de massacrer les prisonniers. Il n'a d'ailleurs été que 5 jours sur le front, et dans son secteur on n'a pas fait de prisonniers serbes. Il ne sait pas si ailleurs de pareils ordres ont été donnés. »

N° 3, du 42^e régiment d'infanterie prussienne : « Le témoin n'a jamais eu des instructions concernant les prisonniers. »

N° 4, du 42^e régiment d'infanterie prussienne : « Le témoin n'a pas eu des instructions concernant les blessés et les prisonniers. »

N° 5, du 42^e régiment d'infanterie bulgare : « Les officiers leur recommandaient de bien traiter les blessés et les prisonniers et quelques soldats, qui ont voulu prendre quelque chose à ceux-ci, ont été punis de 25 coups de bâton. Le témoin n'a pas entendu parler d'un ordre prescrivant de tuer les blessés et les prisonniers. »

N° 6, du 46^e régiment d'infanterie bulgare : « Leurs officiers ne leur ont pas donné l'ordre de tuer les prisonniers. »

N° 7, du 24^e régiment d'infanterie bulgare : « Dans la première partie de la campagne les prisonniers étaient bien traités; maintenant il ne sait pas ce qui se passe. »

N° 8, sous-lieutenant au 10^e régiment d'infanterie bulgare : « Le témoin dit ne pas connaître l'ordre de ne point faire de prisonniers. Mais il est possible qu'il ait été donné car, dans un village de la Tzerna, deux officiers bulgares, qui s'étaient rendus, auraient été tués par les Serbes. Pareil fait peut arriver aussi chez les Bulgares. »

Comme on le voit, ces prisonniers nient tous avoir reçu l'ordre d'achever les blessés et de tuer les prisonniers. Quelques-uns renchérissent même et prétendent qu'on leur a donné l'ordre de bien traiter les prisonniers, « en frères ». Le témoin N° 5 va plus loin encore et raconte qu'on a puni de 25 coups de bâton ceux qui ont voulu prendre quelque chose aux malheureux blessés et prisonniers. La déposition du N° 8 est aussi intéressante. Ce témoin est un jeune homme très intelligent. Il commence par dire qu'il ne connaît pas l'ordre de ne point faire de prisonniers. Mais il s'aperçoit vite que je sais plus qu'il ne croyait et, ne pouvant pas nier les massacres des prisonniers et blessés, il tâche de charger ses ennemis de méfaits pareils. Et alors, puisque cela arrive chez les Serbes, peut-on reprocher aux Bulgares que de telles choses se passent également chez eux? C'est là la tactique de certains accusés rusés qui se défendent en chargeant leurs adversaires du même méfait qu'on leur reproche. Il est possible, certain même, que parmi mes témoins du premier groupe il y ait des hommes qui disent la vérité et ne savent réellement rien des mauvais traitements que les prisonniers ont endurés, traitements qui, à l'heure actuelle, sont déjà formellement établis.

Voici maintenant quelques dépositions faites par des prisonniers appartenant au second groupe :

N° 9, du 43^e régiment d'infanterie bulgare : « Il n'y avait pas d'instructions spéciales concernant les prisonniers serbes. Le témoin a vu un peu partout en Bulgarie des prisonniers serbes travaillant dans les gares et dans les champs. »

N° 10, du 28^e régiment d'infanterie bulgare : « Le témoin ne sait pas ce qu'on a fait avec les prisonniers,

car il n'était au front que depuis huit jours et dans son secteur on n'a point fait de prisonniers. »

N^o 11, du 42^e régiment d'infanterie prussienne : « Le témoin ne sait pas si les Bulgares ont des instructions concernant les prisonniers. Il n'a d'ailleurs vu ni des prisonniers serbes, ni des français ou des anglais. Il prétend que chez eux on n'a pas donné des instructions concernant les prisonniers. »

N^o 12, du 42^e régiment d'infanterie prussienne : « Ils n'ont pas eu d'instructions en ce qui concerne les blessés et les prisonniers et ils n'ont point fait de prisonniers. Le témoin ne sait rien des mauvais traitements des prisonniers. »

N^o 13, du 42^e régiment d'infanterie prussienne : « On n'a rien dit au témoin concernant le massacre des prisonniers. »

N^o 14, du 12^e régiment d'infanterie bulgare : « Les prisonniers sont employés à différents travaux. Le témoin ne connaît pas l'ordre de ne point faire de prisonniers. »

N^o 15, du 12^e régiment d'infanterie bulgare : « Le témoin était brancardier et ne sait pas si des blessés ont été achevés. »

N^o 16, du 43^e régiment d'infanterie bulgare : « Le témoin a toujours été à Doiran et ses environs. Les prisonniers serbes travaillent ou pour l'Etat ou pour les particuliers qui les paient. Les seules instructions que les soldats ont eues à propos des prisonniers, c'est de ne pas les interroger avant de les avoir amenés au com-

mandant. Le témoin n'a pas connaissance d'un ordre défendant de faire des prisonniers. »

N^o 17, du 40^e régiment d'infanterie bulgare : « Le témoin ne sait rien d'un ordre défendant de faire des prisonniers. Il ne sait pas non plus si dans d'autres régiments on a mal parlé des Serbes. En tout cas, on ne l'a pas fait dans le sien. »

N^o 18, du 2^e régiment d'infanterie bulgare : « Le témoin a vu des prisonniers serbes travailler en Bulgarie. »

N^o 19, du 2^e régiment d'infanterie bulgare : « Le témoin a vu beaucoup de prisonniers serbes en Bulgarie. On les emploie aux routes, dans les fabriques, etc. Il a vu aussi beaucoup de prisonniers français et anglais. Les Français et les Anglais sont employés aux métiers qu'ils connaissent. Les officiers peuvent circuler en ville accompagnés d'un soldat. Le témoin dit qu'on leur a recommandé de ne pas tuer les prisonniers. »

N^o 20, du 3^e régiment d'infanterie bulgare : « Le témoin a vu des prisonniers serbes un peu partout, surtout dans les gares de chemins de fer. Les prisonniers serbes sont vêtus de leurs uniformes. »

N^o 21, du 2^e régiment d'infanterie bulgare : « Le témoin a vu travailler aux chemins de fer des prisonniers serbes. Il n'a vu qu'une quinzaine de blessés français, qu'on a transportés en arrière. »

N^o 22, du 30^e régiment d'infanterie bulgare : « Le témoin dit que, dans son régiment, on n'a pas tué de prisonniers. »

N° 23, du 3^e bataillon du génie bulgare : « A Kavardartzi, il y a des prisonniers roumains qui sont très mal habillés avec leurs uniformes... Le témoin a vu en Bulgarie des prisonniers serbes, français, russes, anglais et roumains. Sur le front, ce ne sont que les Serbes, les Roumains et les Russes qui travaillent. »

N° 24, lieutenant bulgare : « Il y a une centaine de prisonniers serbes dans la prison de Vidine. Ils sont à la disposition du maire de la ville pour les faire travailler chez des particuliers... A Plovdiv (Philippopoli) il y a des officiers français et anglais, et à Bourgas et à Stara Zagora des soldats de ces nationalités. Les officiers sont en civil. Les soldats travaillent à la gare. Partout il y a des prisonniers serbes. »

N° 25, du 30^e régiment d'infanterie bulgare : « Le témoin dit qu'on leur a donné l'ordre d'amener les prisonniers chez les officiers. Ainsi il a vu dans les tranchées des prisonniers qu'on amenait vers les officiers. Il n'a vu de blessés ni à Bitolj ni à Prilep. Les Bulgares ont donné une permission de 20 jours à quelques prisonniers serbes de la région de Nich pour aller chez eux. »

Comme on le voit, les prisonniers ne veulent ou ne peuvent rien dire en ce qui concerne les massacres des blessés et des prisonniers. « Ils ne savent pas ce qu'on a fait des prisonniers, car ils ne sont au front que depuis quelques jours », ou « ils n'ont point vu de prisonniers », ou encore « dans leur régiment on n'a pas tué de prisonniers », etc... Tous cependant évitent de nier que, ailleurs, on ait massacré des prisonniers ou achevé des blessés. Ils ne veulent pas se compromettre ni dans un sens ni dans l'autre.

Ce souci de ne pas se compromettre se manifeste

aussi dans les autres renseignements qu'ils donnent sur les prisonniers, renseignements maigres d'ailleurs, car, en général, les prisonniers ennemis de l'Entente n'aiment pas parler des prisonniers faits par les leurs. Ils savent trop bien qu'on est au moins partiellement renseigné sur les souffrances qu'endurent ces derniers. Ces prisonniers nous disent que les prisonniers serbes, français, etc., sont employés aux chemins de fer ou chez des particuliers « qui les paient », qu'il y a beaucoup de prisonniers serbes un peu partout, que les officiers peuvent circuler dans les villes, etc... Le prisonnier N° 25 nous apprend que quelques prisonniers serbes de la région de Nich ont obtenu 20 jours de congé pour aller chez eux. Le renseignement est probablement exact, car il corrobore les dépositions de quelques témoins serbes. Mais cette mesure qui, à première vue, paraît humaine, est très intéressée. En effet, comme me l'ont appris des témoins serbes, on leur a accordé cette faveur sous condition d'apporter à l'officier qui leur a octroyé le congé, des vivres dont il manquait.

Enfin nous avons les témoins de la troisième catégorie, ceux qui avouent :

N° 26, sergent-major au 45^e régiment d'infanterie bulgare. Interrogatoire de l'enquête : « Mon régiment était d'abord à Kitka où il a combattu. De là, nous sommes allés à Koumanovo, Sveti Nikola, Skoplié et puis à Katchanik, Guiljané et, enfin, sur la position de Vélia Glava. Seul le troisième bataillon du régiment s'est rendu sur cette position. Le commandant de ce bataillon était le major Yovtchoff. Le commandant du régiment, le colonel Popoff, n'est pas venu à Vélia Glava. Tout le 46^e régiment se trouvait déjà sur la position et mes camarades m'ont dit que le chef de ce régiment était le lieutenant-colonel Rainoff. Je ne me rappelle pas la date de notre arrivée à Vélia Glava, mais

je me souviens que c'était le soir. Au cours de la journée les neuvième et dixième compagnies du 46^e avaient fait prisonniers 50 à 60 soldats serbes. On était en train de les attacher par les mains et par groupes de 3 à 5 hommes. C'étaient les soldats du 46^e qui exécutaient cette besogne. Parmi les prisonniers il y avait des jeunes et des vieux. Après les avoir liés, on les a fait descendre dans un ravin. Le commandant Yovtchhoff a ordonné que deux sections de notre bataillon aillent aider les 9^e et 10^e compagnies du 46^e régiment, qui se trouvaient déjà dans le ravin avec les Serbes. Ma section, ainsi que celle du sergent de réserve Gele Mitkoff (tué ensuite), furent désignées pour ce travail. Les Serbes étaient à 10 ou 15 pas. Ce furent d'abord les deux compagnies du 46^e régiment et ensuite nos deux sections du 45^e régiment qui tirèrent sur eux. Lorsqu'on eut fini de tirer, tous les Serbes étaient tombés. Les soldats bulgares se sont alors approchés d'eux pour les dépouiller de leurs vêtements et de leurs chaussures. Ceux qui n'étaient pas morts ont été achevés à coups de couteau. Les chefs de compagnie commandaient le feu. Le chef de ma compagnie était le capitaine Dimtcho (ou Dimtcheff). Il avait donné ses ordres avant le départ des soldats pour le ravin. Dans le ravin même, c'est moi qui ai commandé le feu. Il n'y avait pas d'officiers. Les soldats ont pris tout ce qu'ils ont trouvé sur les Serbes, argent, habits, etc... Quand on trouve de l'argent, pourquoi ne faudrait-il pas le prendre? Les soldats achevaient les Serbes avec leurs baïonnettes et avec des couteaux. Je ne sais pas s'il y avait des officiers parmi les victimes. Les prisonniers nous demandaient de ne pas les tuer : « Ce sont nos officiers qui nous ont ordonné de venir ici », disaient-ils. Les nôtres ne répondaient rien. C'est le lieutenant-colonel Rainoff qui a ordonné le massacre. Il était défendu dans mon régiment, avant ce jour, de toucher aux prisonniers. Je sais que ce même mois, il y a encore eu

des tueries pareilles dans différents endroits. Le lieutenant-colonel Rainoff avait ordonné à ses soldats de ne plus faire de prisonniers, mais de les tuer tous. Parmi les prisonniers serbes de Vélia Glava, il y avait aussi des Macédoniens. Ceux-ci ont été séparés du reste et n'ont pas été tués. »

Premier interrogatoire du même prisonnier au G. Q. G. serbe : « A Vélia Glava, pendant le combat qui eut lieu, se trouvaient les 9^e et 10^e compagnies du 46^e régiment bulgare. Les autres compagnies étaient dans les environs. Au mois d'octobre 1915 (le prisonnier ne sait pas la date exacte), les 1^{er} et 2^e bataillons du 45^e régiment furent envoyés en renfort du 46^e régiment (dans l'interrogatoire de l'enquête, le témoin dit que seul le troisième bataillon est arrivé à Vélia Glava; les autres bataillons sont donc venus renforcer les unités du 46^e qui étaient dans les environs). La compagnie dont faisait partie le prisonnier, devait relever les 9^e et 10^e compagnies du 46^e à Vélia Glava. Ils arrivèrent vers le soir et y trouvèrent environ 50 Serbes que les deux compagnies du 46^e avaient faits prisonniers au cours de cette journée. Les prisonniers étaient liés. Ceux qui étaient originaires de la Macédoine avaient été séparés du groupe et envoyés à l'arrière. » Après avoir nié pendant longtemps, le prisonnier finit par avouer qu'il a également pris part au massacre de nos soldats. Il décrit la scène ainsi : « Le commandant du 46^e régiment, le lieutenant-colonel Rainoff, est venu auprès des 9^e et 10^e compagnies du régiment et a ordonné « que ces prisonniers soient tués ». Alors les soldats des deux compagnies amenèrent les Serbes prisonniers dans une vallée (ravin) derrière la position. Le chef du bataillon dont faisait partie le témoin, le commandant Yovtcheff (Yovtchhoff), avait ordonné au chef de sa compagnie, le capitaine Dimtcheff, de désigner la seconde et la troisième sections pour aider les autres à massacrer les prisonniers serbes. Le témoin, qui

est sous-officier, partit avec sa section, la deuxième, et un autre sergent partit avec la troisième pour rejoindre les compagnies 9 et 10, qui se trouvaient auprès des Serbes. Ceux-ci avaient été rangés sur une ligne et liés deux ou trois ensemble à 15 pas des Bulgares et leur tournant le dos. Ils prièrent qu'on ne les tue pas. « Mais nous avons été obligés d'ouvrir le feu sur eux. » La 9^e compagnie a tiré la première, puis la 10^e et enfin les deux sections. On a tiré sur ceux qui étaient déjà tombés et sur ceux qui se tenaient encore debout. Ensuite on a achevé avec des couteaux ceux qui n'étaient que blessés. Le témoin ne sait pas et n'a pas vu que des prisonniers aient été mutilés et qu'on leur ait coupé les mains ou la tête. Des soldats lui ont dit que deux prisonniers sont restés vivants et que, lorsque deux jours après la position fut reprise par les Serbes, ces deux soldats sont sortis de dessous les morts et ont tout raconté. Ceci lui aurait été raconté par des Macédoniens qui, dans la suite, se sont rendus aux Bulgares. »

Le document suivant émanant de la seconde armée serbe résume les renseignements obtenus sur le massacre de Vélia Glava à l'état-major de cette armée :

« Le commandant de la seconde armée. En interrogeant les prisonniers bulgares du 46^e régiment sur la Pocharska Kossa à notre état-major, on a constaté que le 46^e régiment, à la date du 26 au 28 octobre 1915, a fait une centaine de prisonniers sur les positions de Vélia Glava et de Kopiliak, dont un commandant et un lieutenant. La plupart des prisonniers déclarent avoir entendu dire que le commandant du 46^e régiment, le colonel Abadjieff (le témoin prisonnier N^o 26 dit que c'était le lieutenant-colonel Rainoff), a ordonné qu'on envoie quinze Serbes des nouveaux territoires à Koumanovo et, après cela, il a fait appeler les soldats disposés à tuer les autres prisonniers serbes. Quelques-uns des prisonniers bulgares déclarent que le nombre des soldats

ainsi tués s'élevait à 200. A l'exécution, assistèrent le commandant du régiment, le colonel Abadjieff, le capitaine Milko, le commandant du troisième bataillon et le lieutenant Dobroff, chef de la onzième compagnie du troisième bataillon du 46^e régiment. J'ai l'honneur.... Par ordre du chef de l'état-major, signé : Pechitch.

ad. O. N^o 4420, le 17 VII. 1916. »

La déposition du prisonnier bulgare N^o 26 met au point ces premiers renseignements reçus par l'état-major de la seconde armée serbe.

Le prisonnier bulgare N^o 27, du 2^e régiment d'artillerie de montagne, 9^e batterie, parle aussi de massacres de prisonniers serbes dans la région où se trouvent les positions de Vélia Glava :

« Au cours des opérations de Guiljané nos troupes, et principalement le 5^e régiment de la première division de Sofia, ont commis de grandes cruautés. Officiellement on n'avait pas donné l'ordre de tuer les prisonniers, mais on le faisait toujours. C'était toujours le capitaine de l'active Strmanoff, qui se distinguait dans ces massacres et donnait l'exemple. Cet officier était de Gabrovo et faisait partie de l'état-major du sixième régiment. Lorsque les soldats amenaient des prisonniers, il leur ordonnait : « Menez-les à Sofia, mais en une demi-heure ! » L'on savait que cela signifiait qu'il fallait les tuer. »

Le N^o 28, sergent-major au 56^e régiment d'infanterie bulgare, commence par nier : « Les officiers n'ont pas donné l'ordre aux hommes de tuer les prisonniers. En tout cas le témoin n'a pas entendu de pareils ordres et il a vu des prisonniers serbes. » Mais au cours de l'interrogatoire il s'embrouille et finit par déclarer : « Il y avait bien au commencement de la guerre un ordre

disant qu'il ne fallait pas faire de prisonniers et qu'on devait tuer tous ceux qui se rendaient. Ce sont ses camarades qui lui ont dit cela. Mais cet ordre aurait été révoqué. »

N° 29, du 11^e régiment d'infanterie bulgare : « Les officiers disaient que les Serbes maltraitaient les gens et qu'il fallait se venger. Le sous-lieutenant Topaloff a déclaré qu'il y avait un ordre disant qu'il ne fallait pas faire de prisonniers et qu'il fallait tuer tous les Serbes. »

N° 30, du 29^e régiment d'infanterie bulgare : « Le témoin a entendu dire qu'après la prise de Vrania le colonel Abadjieff a ordonné de tuer 100 à 150 prisonniers serbes. » (C'est probablement ce colonel que mentionne le document de la seconde armée à la place du lieutenant-colonel Rainoff).

N° 31, du 3^e régiment d'infanterie bulgare : « Le témoin a vu des prisonniers serbes dans les gares. Il sait qu'on maltraite les prisonniers serbes à l'arrière. Ce sont surtout les officiers allemands et bulgares qui font cela. Les prisonniers russes sont aussi maltraités que les autres. On les force à travailler beaucoup. En général, les officiers se comportent très mal et des prisonniers serbes se sont plaints à lui tout spécialement des officiers allemands. »

N° 32, du 21^e régiment d'infanterie bulgare : « Le témoin a vu des prisonniers serbes en Bulgarie. Ils sont employés à toutes sortes de travaux. Ces prisonniers sont en général mal habillés et, lorsque leurs vêtements tombent en loques, on leur donne de vieux uniformes bulgares. Le témoin sait qu'on maltraite les prisonniers roumains. »

N° 33, du 44^e régiment d'infanterie bulgare : « En 1916 et 1917, il y avait un ordre général de ne point faire de prisonniers, c'est-à-dire de les interroger et de les tuer ensuite. A partir de 1918, on a ordonné de ne plus tuer les prisonniers. Le régiment du témoin était connu « pour ne pas faire de prisonniers ». Une seule fois, en août 1917, dans la boucle de la Tzerna, ils ont fait prisonniers 5 Serbes qu'ils n'ont pas tués, parce qu'ils « étaient en nombre ». On tuait les prisonniers devant les soldats, et les officiers leur disaient : « Faites attention, si vous êtes pris demain par les Serbes, vous serez traités de même. »

Les dépositions de ces prisonniers bulgares confirment ce que nous ont dit les témoins serbes du mauvais traitement des prisonniers serbes. Le prisonnier N° 31 déclare que ce sont surtout les officiers et spécialement les officiers allemands qui agissent si mal, mais nous savons, par les dépositions également reproduites dans ce travail, que les soldats et sous-officiers n'ont pas été plus tendres avec leurs prisonniers et les blessés de leurs adversaires.

Il est important de savoir si vraiment on avait ordonné dans l'armée bulgare de tuer les prisonniers et d'achever les blessés. Les dépositions serbes nous faisaient pressentir sinon un ordre général dans ce sens, au moins des instructions pareilles dans bien des unités de cette armée. Je rappelle à ce propos les massacres d'Ochrida, de Ramné, de Strouga, de Prilep, de Gradechnitza, etc... Ces massacres en masse, si fréquents, paraissent bien indiquer qu'il s'agissait non pas d'actes isolés d'un chef tout spécialement sanguinaire, mais d'un véritable système d'extermination. Le prisonnier N° 26 nous raconte en détail le massacre des prisonniers serbes à Vélia Glava, massacre auquel il a pris une part active. Il spécifie que c'est le commandant du régiment N° 46, le lieutenant-colonel Rainoff, qui a

commandé cette tuerie. A retenir aussi l'aveu de ce Bulgare, que les soldats ont dévalisé les cadavres des victimes. « Quand on trouve de l'argent, pourquoi ne faudrait-il pas le prendre? » me répond-il tout étonné lorsque je le rends attentif à l'indignité de cette façon d'agir. En ce qui concerne les deux interrogatoires de ce témoin on aura constaté que, à part un détail (l'envoi des deux bataillons du 45^e régiment), qui d'ailleurs peut aisément s'expliquer, le premier interrogatoire concorde parfaitement avec le second, plus détaillé et fait par moi au cours de mon enquête. Le témoin N° 27 nous parle des cruautés commises par le 5^e régiment de la division de Sofia. Il dit que, officiellement, on n'a pas ordonné de tuer les prisonniers, « mais on le faisait toujours ». Il nous répète aussi la phrase fatidique : « Menez les prisonniers à Sofia en une demi-heure », phrase que nous avons trouvée déjà à maintes reprises et qui signifiait la condamnation à mort des malheureux. Le témoin N° 28, après avoir nié d'abord, avoue finalement que des camarades lui ont dit qu'il existait un ordre général de tuer les prisonniers, mais cet ordre aurait été révoqué. Les N°s 29 et 30 citent des exemples d'officiers, avec indication de leur nom, qui ont commandé les massacres des prisonniers. Le N° 29 insinue que la cause de cet ordre barbare fut la vengeance. Enfin le prisonnier 33 est très net dans ses déclarations. L'ordre de tuer les prisonniers existait vraiment en 1916 et 1917. Il a été rapporté en 1918. La déposition de ce témoin tombe donc d'accord avec celle du N° 28. La révocation de cet ordre est très plausible. En effet, au commencement de la guerre les Bulgares se croyaient vainqueurs définitifs et, comme tels, ils estimaient que tout leur était permis. On pardonne tout au vainqueur ! Mais, en 1918, la situation avait changé. Les gens du Cobourg n'étaient plus aussi sûrs de la victoire et ils ont pensé à se ménager l'opinion publique fortement

impressionnée par ces tueries de blessés et de prisonniers.

De tout ce qui précède, il est donc permis de conclure :

1° Que les Bulgares, en différents endroits sur les fronts de Serbie et de la Macédoine, ont tué beaucoup de prisonniers et massacré des blessés serbes ;

2° Que, s'il n'y a pas eu un ordre général de procéder à ces massacres, des chefs de troupe les ont ordonnés à leurs soldats ;

3° Que les soldats bulgares ont dévalisé les cadavres de leurs adversaires.

Cependant, je possède encore dans mon dossier des témoignages d'une catégorie de gens, tout spécialement intéressants, car ils ne sont ni Serbes ni Bulgares. Ils n'ont donc aucun intérêt ni à charger les Bulgares, ni à se disculper eux-mêmes. Ce sont des soldats bulgares, de nationalité grecque, faits prisonniers et qui servent actuellement dans l'armée hellénique. Or, ces hommes déposent comme suit à propos des massacres de prisonniers.

« Beaucoup de prisonniers ont été massacrés. » — APOSTOLIDIS CONSTANTIN, 33 ans, employé de commerce de Philipopoli, sergent du 28^e régiment d'infanterie bulgare.

« Le lieutenant-colonel Yonkoff, du 2^e bataillon du 24^e régiment, a dit à ses soldats qu'il leur donnait la permission de tuer les prisonniers français et anglais, qui n'ont rien à faire dans les Balkans, mais il ne faudrait pas tuer les Serbes, qui ont une raison de combattre. Ceci fut dit devant tout le régiment avant la bataille du Kaimaktchalan. » — BATMANIS KALIPOLITIS, 23 ans, commerçant de Mali Trnovatchik, caporal au 24^e régiment d'infanterie bulgare.

« Beaucoup de prisonniers serbes ont été massacrés par les soldats bulgares, qui racontaient ensuite leurs méfaits. » — STAVROS GEORGIADIS, 29 ans, de Stenimachos, sergent-major du 21^e régiment d'infanterie bulgare.

« Le témoin a vu à Skoplié, à Katchanik, Férisovitch et Prizren des soldats bulgares qui ont massacré des prisonniers serbes. C'était en novembre et décembre 1915. » — ALEXIADIS STEPHANOS, 26 ans, du village de Vané près d'Anchialos, sergent-major du 4^e régiment de cavalerie bulgare.

« Le témoin déclare que les Bulgares, lorsqu'ils avaient fait des prisonniers, les tuaient. Les soldats leur prenaient tout et les battaient avant de les tuer. » — SEKOS ALEXANDROS, 24 ans, de Kastoria, sergent au 7^e régiment d'infanterie bulgare.

« Lorsque le témoin est arrivé avec son régiment à Kiustendil, des officiers — le commandant de la 9^e compagnie, Bounardjieff, et celui de la 11^e compagnie, Grigoroff — ont dit à la troupe de tuer tous les Serbes, de violer les femmes, en un mot de détruire la race serbe. On a laissé aux soldats pleine liberté de commettre tous les excès et, d'autre part, on les a menacés de punition s'ils se comportaient convenablement avec la population serbe. Jusqu'à Férisovitch les deux compagnies susnommées n'ont point fait de prisonniers, mais ont tout massacré sans distinction. Près de Vrania, à Bojanovitch, les soldats ont amené au monastère 350 hommes et 3 ou 4 femmes et les y ont massacrés. Il y a avait aussi quelques soldats parmi les victimes, des enfants et 9 prêtres. Le témoin a vu personnellement une cinquantaine de cadavres des victimes. Il les a vus à environ un kilomètre du monastère, près du

pont. » — ANTONIOS PAPAJOHANOU, de Golem Bojalouk, 38 ans, sergent du 29^e régiment d'infanterie bulgare.

« Le commandant du 43^e régiment, le colonel Braikoff, a dit aux soldats à Philipopoli lors de la concentration, de ne pas tuer seulement les prisonniers, mais même les enfants dans le ventre de leur mère et de massacrer tous les ennemis de la Bulgarie. » — ATHANASE THOMAS SANIDIS, 40 ans, de Gorni Vodena, du 43^e régiment d'infanterie bulgare.

« Le témoin a vu des soldats bulgares tuer avec la baïonnette les prisonniers et aussi des enfants de 15 à 16 ans. Le commandant de sa compagnie, le capitaine Raikoff, a ordonné à ses soldats de n'épargner personne et cela selon l'ordre du commandant du bataillon Drensky. Les enfants furent tués à Vrania. » — JOHANIS MONTCHAKIS, 35 ans, de Golem Bojalouk, du 29^e régiment d'infanterie bulgare, 15^e compagnie.

Ces témoignages grecs confirment pleinement ce qu'ont dit les témoins serbes et bulgares. A relever la distinction que fait ce lieutenant-colonel Yonkoff entre prisonniers franco-anglais et serbes. Les premiers devront être tués, parce qu'ils n'ont rien à chercher dans les Balkans! Et les Allemands et les Austro-Hongrois, que font-ils donc dans les Balkans?

Il résulte aussi nettement de ces témoignages que, dans beaucoup de régiments, l'ordre a été réellement donné de ne point faire de prisonniers. Mais quelques chefs bulgares vont encore plus loin. Bounardjieff et Grigoroff commandent à leurs soldats de tuer tous les Serbes, de violer les femmes, etc. et les menacent de punition s'ils se comportent avec la population suivant

les règles de la guerre. Le colonel Braikoff ordonne, en plus du massacre des prisonniers, de tuer même les enfants dans le ventre de leur mère!

Quel but poursuivaient donc ces dignes chefs bulgares avec leurs ordres sauvages, de la dernière barbarie? Ce but est très clair. Il ressort de toute mon enquête : il est d'exterminer la race serbe qui s'oppose et s'opposera toujours à l'hégémonie bulgare dans les Balkans. C'est ce même but que poursuivent les gouvernants de Sofia, quand ils déportent des centaines de milliers de Serbes et les laissent crever de faim et de misère. Bounardjief, Grigoroff, Braikoff, Abadjief, Rainoff et consorts étaient d'accord avec les idées de leur gouvernement lorsqu'ils ont fait massacrer les prisonniers serbes! Cela rentrait dans le « système bulgare », qui correspond à celui de leurs alliés allemands. N'a-t-on pas trouvé sur le front français les instructions du général prussien von Stenger disant de ne point faire de prisonniers et de les tuer tous? Et des témoins de nationalité grecque, anciens officiers de l'armée ottomane, dont les témoignages seront publiés ultérieurement, m'ont affirmé que le général prussien Liman von Sanders n'a pas été étranger au massacre des prisonniers anglais par les Turcs. En effet, dans un ordre confidentiel aux officiers, ce général a promis une récompense de deux livres turques pour chaque fusil anglais rapporté et il a prescrit, en même temps, la mise à mort des prisonniers tout en permettant expressément le pillage des cadavres!

L'ordre général de tuer les prisonniers et d'achever les blessés a-t-il donc existé réellement dans l'armée bulgare? Je ne puis l'affirmer, mais ce qui me semble hors de doute, c'est que des chefs d'unités importantes ont donné des ordres pareils. Autrement des massacres formidables tels que ceux de Prilep, d'Ochrida, de Strouga, etc., seraient-ils possibles?

Il faut mentionner encore dans ce chapitre la partie d'un document officiel bulgare se rapportant au traitement des prisonniers. Ce document émane du Ministère de la Guerre bulgare et est adressé au G. Q. G. de l'armée du Cobourg à Kiustendil. Il est daté « Sofia le 20 mai 1917 » et est signé par le chef de la chancellerie du Ministère de la Guerre, le major-général Bradistiloff, etc... Ce document fut trouvé sur un prisonnier bulgare. Le passage concernant les prisonniers est le suivant :

« L'ordre télégraphique a été donné de signifier à tous les prisonniers serbes, aux civils et aux recrues de la région de la Morava que tous ceux qui s'échapperaient seraient fusillés, leurs maisons incendiées, leurs propriétés confisquées et leurs familles envoyées dans la région de Krdjali. Les camarades de ceux qui s'échapperont, seront également punis, s'ils n'ont pas informé à temps les autorités de l'évasion projetée. Le Ministère de la Guerre a également l'intention de transférer tous les Serbes prisonniers et autres de la sixième division et de la première région divisionnaire dans la troisième et la quatrième en les remplaçant, dans la mesure du possible, par les Russes et les Roumains. En outre, on a ordonné que la population civile bulgare le long de l'ancienne frontière serbo-bulgare soit armée, ainsi que celle de l'intérieur partout où il y a des prisonniers. On agira de même près des routes où ont lieu des évasions. »

Donc le gouvernement bulgare avoue dans ce document :

1° Que tous les malheureux Serbes : civils internés, recrues de la région de la Morava, prisonniers de guerre qui tenteraient de s'évader des griffes de leurs ennemis et de l'esclavage abominable où ceux-ci les tiennent, seraient fusillés;

2° Que leurs maisons seraient incendiées et leurs propriétés confisquées ;

3° Que non contents de se venger de cette façon, les Bulgares enverraient encore leurs familles en exil dans la région de Krdjali ;

4° Que les camarades des évadés, qui n'ont pas averti les autorités de l'évasion projetée, seraient également punis ;

5° Que le Ministère de la Guerre a armé la population civile bulgare le long de l'ancienne frontière bulgare, ainsi que celle de l'intérieur partout où il y a des prisonniers, et près des routes où se produisent les évasions, pour faire la chasse aux malheureux Serbes qui essaient de s'évader de l'enfer bulgare !

Le gouvernement bulgare se rend-il compte de la monstruosité de ces mesures ? N'y a-t-il pas une règle de droit, que les Malinoff, Danef, Momtchiloff et consorts ont apprise lorsqu'ils fréquentaient les facultés anglaises, françaises et suisses, règle qui veut que personne ne puisse être puni pour la faute ou le crime d'un autre ? Et que c'est bien bulgare de vouloir faire des camarades de ces malheureux des délateurs et cela sous peine de punition ! Evidemment les Bulgares, qui ont trahi tant de fois, ne sentent pas l'opprobre de la délation. Enfin, l'armement de la population civile contre les fuyards serbes ne peut avoir qu'un résultat : l'assassinat de beaucoup de ces derniers par la population fanatisée. Et c'est là aussi la vraie cause de cet armement antilégal, de la création de ce corps de « francs-tireurs » lâchés sur l'ennemi désarmé. Cela rentre également dans le système de l'extermination de tout ce qui est serbe, système adopté par ceux qui aiment à s'appeler « les Prussiens des Balkans ».

Comme pour les Austro-Hongrois chaque homme,

chaque femme, chaque enfant serbe « crevé » dans un camp de prisonniers ou d'internés ou tué sur la route par un civil bulgare ou, encore, massacré dans sa maison, constitue un gain : c'est une résistance de moins ! De plus, pour les Bulgares ce profit se traduit également par des espèces sonnantes. L'état s'approprie les biens de l'infortuné ou de l'infortunée. Ce qu'il y a de monstrueux et d'immoral dans cette façon d'agir, inutile d'y insister.

Pour terminer cette longue énumération des violations du droit des gens et des lois et conventions de la guerre et de l'humanité, je ferai dire par les prisonniers eux-mêmes comment les Serbes répondent à tous ces excès, qui sont de véritables crimes. Cette fois, je publierai les noms des témoins, car, en disant la vérité, ils n'ont desservi en quoi que ce soit leur pays et personne ne pourra les en punir.

« Les soldats serbes, auxquels nous nous sommes rendus, nous ont très bien traités. Pas d'injures, au contraire, on nous a donné des cigarettes. Les soldats nous ont salués. » — DIMITRI PAVLOFF, aspirant-officier au 43^e régiment d'infanterie bulgare, 11^e compagnie, 2^e section.

« Les Serbes m'ont très bien traité. » — YANKO RATCHKOFF, de Plovdive, du 43^e régiment d'infanterie bulgare.

« J'ai été très bien traité, comme un frère. » — YVAN DIMITRI BAGRADIEFF, sergent-major de réserve au 43^e régiment d'infanterie bulgare

« J'ai été très bien traité par les Serbes. » — Capitaine SAVA STOYANOFF, de Vidine, du 40^e régiment d'infanterie bulgare.

« J'ai été bien traité par les soldats serbes. Ils m'ont donné des cigarettes. » — ANDRÉ GEORGEFF YVANOFF, de Plovdiv, du 28^e régiment d'infanterie bulgare.

« J'ai été fort bien traité par les Serbes. Près du village de Krouchograde, ils m'ont donné du pain et de tabac. » — TODOR DIMITROFF GOUGELOFF, du village de Dragichevo, sergent-major au 56^e régiment d'infanterie bulgare.

« J'ai été bien traité par les Serbes. » — ALOIS SCHNEIDER, sous-officier au 42^e régiment d'infanterie prussienne.

« J'ai été bien reçu par les Serbes. » — ALFRED CAVIER, de Hambourg, du 42^e régiment d'infanterie prussienne.

« J'ai été cordialement reçu par les Serbes. » — EMIL REINICH, de Jarochau (Posnanie), du 42^e régiment d'infanterie prussienne.

« Je suis fort bien traité par les Serbes. » — MICHEL GRSTGOVIAK, de Tchechkovitza, du 42^e régiment d'infanterie prussienne.

« J'ai été bien traité par les Serbes. » — MARTIN SCHULZ, de Posen, du 42^e régiment d'infanterie prussienne.

« J'ai été bien traité par les Serbes et j'ai été fort étonné de me voir traité de cette façon. » — FRITZ VALENTIN, du 42^e régiment d'infanterie prussienne.

« J'ai été très bien traité par les Serbes. J'en étais très étonné car, en Allemagne, on nous a dit que les

Serbes maltraitaient leurs prisonniers. » — JOSEPH UTECHT, du 42^e régiment d'infanterie prussienne.

« Je me suis rendu aux comordjis (soldats du train) et j'ai été bien traité. » — MARKO ATHANASOFF, du 12^e régiment d'infanterie bulgare.

« Je suis très bien chez les Serbes. » — VALVIO GOTCHEFF, d'Opan, du 12^e régiment d'infanterie bulgare.

« J'ai été très bien traité par les Serbes. » — GOTCHE KOINOFF, de Ketchig, du 12^e régiment d'infanterie bulgare.

« Depuis que je suis prisonnier, personne ne m'a fait de mal. » — KOSEFF DINOU YONEFF, de Beukoski, du 12^e régiment d'infanterie bulgare.

« Je me suis rendu aux Français, qui m'ont envoyé aux Serbes. Ceux-ci m'ont très bien traité. » — PETAR DIENEFF, du 12^e régiment d'infanterie bulgare.

« Depuis ma capture personne ne m'a fait de mal. » — KOSTA STOIKOFF, de Lebenoff, du 12^e régiment d'infanterie bulgare.

« Je suis très content depuis que je suis prisonnier. Personne ne m'a grondé et personne ne m'a battu. » — DEBREFF STEFAN YELEFF, du 56^e régiment d'infanterie bulgare.

« Je n'ai pas à me plaindre de ce qui se passe ici, mais je me plains de mes chefs bulgares, qui ne m'ont pas permis de soigner ma blessure. Mon chef de compagnie, le lieutenant Georgi Mitreff, s'est blessé lui-même

pour éviter de se battre. » — ANDJEL TODOROFF BOSSIL, de Tchanaktchieff, du 43^e régiment d'infanterie bulgare.

« Je n'ai à me plaindre de rien. Je reçois tout ce qu'il me faut. » — YOVAN ZANOFF, de Ragosen, du 27^e régiment d'infanterie bulgare.

« Je suis bien traité et j'ai été amicalement reçu par les soldats serbes. » — YOVAN DIMITROFF, du 26^e régiment d'infanterie bulgare.

« Je n'ai à me plaindre de rien. Je suis venu ici et on m'a tout donné. Personne ne m'a insulté. Lorsque je suis arrivé, je n'avais pas mangé depuis trois jours. Les soldats serbes m'ont reçu en ami et m'ont donné immédiatement à manger. » — KOSTA GELESKOFF, du 24^e régiment d'infanterie bulgare.

« J'ai été bien traité par les Serbes. » — THÉODORE LASKIARIDES, d'Angialos, du 11^e régiment d'infanterie bulgare.

« J'ai été fort bien traité chez les Serbes. Nous sommes bien mieux ici que là-bas. Nous ne nous attendions pas à cela. » — BORIS GANTCHEFF, du 23^e régiment d'infanterie bulgare.

« Je suis très content du traitement chez les Serbes. » — GUSTAVE PTAK, du 42^e régiment d'infanterie prussienne (mitrailleur).

« Depuis ma capture, j'ai été très bien traité et j'affirme que tous mes hommes ont été traités de même. » — ERDMANN, lieutenant au 9^e bataillon des chasseurs de Magdebourg.

« J'ai été très bien traité par les Serbes et je suis surpris qu'on nous traite si bien. » — STEFAN VOUKOFF, sous-lieutenant au 40^e régiment d'infanterie bulgare.

« J'ai été si bien traité par les Serbes que mon père ne pourrait pas me traiter mieux. » — MARKO RAPHAEL MISS, sergent au 3^e bataillon du génie bulgare.

Il me serait facile d'allonger cette énumération de témoignages de prisonniers, mais c'est toujours la même chose. « J'ai été bien traité par les Serbes », répondent-ils et quelques-uns ajoutent : « Nous ne nous attendions pas à être traités de cette façon ». La propagande austro-bulgaro-allemande par la presse et celle par la bouche des officiers auprès des soldats a toujours dépeint les Serbes comme des massacreurs, des sauvages cruels qui coupent les oreilles et le nez et qui crèvent les yeux de leurs prisonniers. Ces soldats ainsi travaillés se trouvent tout d'un coup, comme prisonniers, en présence de ces « sauvages ». Et que trouvent-ils ? Des hommes très braves, mais qui sont doux et pleins de pitié lorsqu'ils ont devant eux leur adversaire désarmé, des hommes qui ne voient dans le prisonnier qu'un malheureux qui a laissé, comme eux-mêmes, femmes et enfants dans sa petite maisonnette du village. L'étonnement de ces gens est souvent grand et je me rappellerai toujours l'expression de regret échappée à un officier allemand, fait prisonnier dans les montagnes du Tchuké : « Quel dommage que les Serbes ne soient pas à la place des Bulgares et les Bulgares à la place des Serbes ! » Il s'était aperçu que la « culture » serbe valait quand même mieux que celle de ses alliés touraniens !

Salonique, septembre 1918.

R. A. REISS.

TABLE DES MATIERES

	ages
PRÉFACE.	5
CHAPITRE I. Traitement des prisonniers par les Austro- Allemands	7
I. Témoignages de Serbes évadés	7
II. Travaux des prisonniers de guerre dé- fendus par les règles et les lois	14
III. Un rapport.	17
CHAPITRE II. Traitement des prisonniers et blessés par les Bulgares	37
I. Temoignages de civils des contrées serbes libérées des Bulgares (août 1918)	37
II. Déposition des témoins serbes, etc., évadés des Bulgares et documents offi- ciels	44
III. Dépositions des prisonniers serbes et l'ordre de massacrer les prisonniers et les blessés	66

